DIXIÈME ANNÉE. — N° 237 15 NOVEMBRE 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

LE MÉDIUM MILLER [1]

CE QUE J'AI VU. — CE QUE JE CROIS

LA CRITIQUE DES FAITS

J'ai encore assisté à deux autres séances de Miller, qui eurent lieu, le même jour, l'une chez Mlle Gourson, rue Nollet, l'autre chez Mme Noeggerath, rue Milton. Les phénomènes que j'y constatai me laissèrent des impressions tout à fait analogues à celles que l'on connaît déjà. Ce serait me répéter que de les décrire. Je me bornerai à mentionner deux faits.

L'un est un fait nouveau. A un moment donné, le médium étant dans le cabinet, le double rideau s'écarta subitement, et l'on vit, à la fois, comme appuyées au mur du fond, cinq formes blanchâtres surmontées chacune d'une sorte de diadème lumineux.

Le second fait est la réédition d'un phénomène déjà plusieurs fois observé. Il s'agit de la matérialisation simultanée d'*Effie Dean* et de *Carrie West*. Si j'en parle de nouveau, c'est qu'il me fut donné, chez Mme Noëggerath, d'observer les deux apparitions de très près. Je ne les avais aperçues jusqu'alors que comme des formes assez vagues. Je distinguai, cette fois, très nettement, pour la plus proche de moi tout au moins, les mouvements d'un corps mince et svelte sous les plis de l'espèce de simarre blanche qui le revêtait, pareille à celles dont on habille les séraphins dans les images pieuses. La main droite, petite, effilée et pendante, me frôla presque...

J'arrive maintenant à l'analyse critique des phénomènes. Après avoir dit ce que j'ai vu, il me faut définir ce que je crois.

Si j'en juge par les lettres que j'ai reçues et par les articles où des confrères un peu pressés ont bien voulu déjà me mettre en cause, les Catholiques sont persuadés que je vais conclure à des manifestations diaboliques, tandis que les Spirites sont convaincus que je vais reconnaître avoir été mis en présence de défunts momentanément revenus de l'au-delà. J'ai peur de tromper l'attente des uns et des autres.

Très sincèrement, — si une ou deux fois, au cours des séances, j'ai pu avoir un court instant l'impression d'une influence démoniaque, cette impression fugitive a été trop manifestement contredite par l'ensemble de mes autres impressions, pour que je puisse y accrocher mon jugement définitif.

Mais, — très sincèrement aussi, — les formes apparues ont donné trop peu de preuves de leur identité ou, à défaut de leur identité, de ce que j'appellerai leur personnalité profonde, pour que je puisse voir, dans leur matérialisation, la démonstration expérimentale de la survie.

Alors, direz-vous, il n'y a plus qu'une hypothèse possible : celle d'expériences truquées ! Je vous demande pardon. Il y a une quatrième hypothèse qui, tout en admettant l'absolue sincérité et la parfaite authenticité du phénomène, permet de l'expliquer autrement que par l'intervention des esprits,

(1) Voir les numéros des 15 octobre et 1er novembre.

qu'on les considère comme des *démons*, suivant la doctrine catholique, ou comme des *désincarnés*, suivant la théorie spirite.

C'est cette quatrième hypothèse qui, à mon sens, s'ajuste le mieux aux faits. J'espère même prouver qu'elle se déduit d'eux d'une manière logique et, en quelque sorte, nécessaire. Mais, comme disent les auteurs de romans-feuilletons, n'anticipons pas. Examinons d'abord quelques objections.

OBJECTIONS CONTRE LA RÉALITÉ DES PHÉNOMÈNES

Les personnes qui ont bien voulu lire mes deux précédents articles ont certainement fait déjà quelques-unes des réflexions que je vais formuler.

Elles ont dû remarquer, tout d'abord, que les séances semblaient réglées par un habile impresario. Cela commence par des blancheurs, se continue par des formes vagues ; puis les apparitions se précisent ; enfin des êtres complets surgissent. L'intérêt est gradué comme dans une représentation théâtrale.

A cela on peut répondre que, comme dans toutes choses, il y a, dans les expériences de matérialisation, une mise en train : le médium ne dispose d'abord que de son propre fluide, il faut du temps avant qu'il puisse emprunter et condenser celui des assistants, et ainsi s'explique la progression constante du degré de matérialisation des formes...

Je le veux bien ; mais, s'il y a, au début, une mise en train, il devrait y avoir, à la fin, une sorte de ralentissement correspondant ; autrement dit, de même que les formes se sont montrées, d'abord de plus en plus denses, il semblerait normal qu'avant de disparaître tout à fait, elles se montrassent de moins en moins compactes... Or, on l'a vu, ce n'est pas ainsi que les choses se passent. La dernière apparition, à chaque séance, a été, presque toujours, une des plus compactes, une des plus complètement matérialisées ; elle s'est évanouie au moment précis où Miller sortait du cabinet, comme si, contrairement à toutes les données reçues, les fluides instantanément avaient réintégré le corps du médium...

Une autre remarque n'a pu manquer d'être faite : c'est que le médium ne semblait disposer que d'un certain nombre d'apparitions. Aux quatre séances auxquelles j'ai assisté, un petit fantôme se montra, qui semblait le même, bien que, peut-être, il fût, chaque fois, de taille un peu différente. Il dit, chez M. Letort, s'appeler *Fortaner*, chez moi se nommer *Joseph*. Une autre fois, il dit s'appeler *Edouard* (c'était chez Mlle Gourson), et la quatrième fois *René* (c'était chez Mme Noeggerath)... J'entends très bien que ce pouvait être quatre personnalités d'enfant différentes ; mais, dans ce cas, je m'étonne que ces personnalités d'enfant qui prononçaient si nettement leur prénom aient hésité quand on leur demandait leur nom de famille et même ne l'aient pas donné du tout.

La même remarque s'applique, non plus aux petites formes, mais aux grandes. La stature colossale de Ramsès II, qui (je ne parle toujours dans cette discussion que des séances auxquelles j'ai personnellement assisté) se présenta deux fois, la première, chez M. Letort, la seconde, chez Mme Noeggerath, était sensiblement égale à la taille de l'Indien qui se manifesta chez moi.

Remarque identique encore, en ce qui concerne nombre d'apparitions : le docteur Benton, les deux formes simultanées d'Effie Dean et de Carrie West, Betsy, etc.

Si je n'avais pas peur d'employer une comparaison qui dépasse un peu ma pensée, je dirais que le médium, en dehors des formes imprécises qui prenaient à chaque séance des noms différents, n'avait à sa disposition qu'un certain nombre de matérialisations complètes, comme un théâtre de marionnettes n'a, en dehors des vagues pantins qu'on peut mettre à tous les rôles, qu'un certain nombre de personnages aux physionomies très accusées et aux costumes très définis.

Je sais qu'on peut objecter que les matérialisations les plus complètes étaient celles des esprits familiers du médium, de ses *guides*, de ses *contrôles*. Le malheur, c'est que quelques-unes, tout au moins, de ces formes (si matérialisées qu'elles faisaient craquer le parquet), se donnaient, non pas le moins du monde comme des *guides* ou des *contrôles* du médium, mais comme des « esprits » venus, pour ainsi dire, en passant.

Je viens de faire allusion aux matérialisations qui faisaient craquer le parquet. Il est certain que ce fait, pour ceux, par exemple, qui croiraient que les formes ne sont que des mannequins d'étoffes légères ou des baudruches gonflées, est une preuve de la réalité *matérielle* des apparitions. Tout de même,

si on comprend à la rigueur que le médiun et l'assistance fournissent assez de leur substance pour constituer les parties visibles du corps des apparitions, tête, bras, mains, on a de la difficulté à admettre que cette substance soit assez abondante pour constituer des corps entiers, plus hauts et plus corpulents parfois que ne l'est le médium lui-même, et aussi lourds qu'un être humain correspondant à leurs dimensions.

Bien d'autres réflexions me sont venues à la pensée ou m'ont été communiquées par des assistants ou des lecteurs. Par exemple, les uns se demandent si les chants qui, sur la prière de la voix de Betsy, sont entonnés dans l'intervalle des apparitions, n'ont pas pour utilité de cacher le bruit de préparatifs; d'autres voudraient être sûrs que la chaîne, dont l'office avoué est d'aider à la condensation des fluides, n'a pas (étant donné surtout qu'on n'en impose l'obligation que lorsque les formes sortent du cabinet et s'approchent des assistants) un autre but inavoué : celui d'empêcher les indiscrets de saisir les draperies flottantes ou même les mains des apparitions...

Faut-il également noter les réflexions que suggèrent les voix entendues? Il n'est pas douteux que chacun a eu la sensation que les voix provenaient bien de l'endroit où étaient les apparitions et non, suivant les cas, de la place qu'occupait le médium dans le cercle ou dans le cabinet; il n'est pas douteux davantage que ces voix, au moins pour les personnages les plus définis, comme Betsy, le docteur Benton, et deux ou trois autres, donnaient la sensation de timbres très distincts... Mais ces sensations ne peuvent-elles être données au même point par un habile ventriloque?

Enfin, il y a une remarque qui, à mon jugement, prime toutes les autres, c'est que l'on n'a pas, en présence des phénomènes, l'impression d'avoir l'au-delà en face de soi.

Je ne dis pas que des spirites convaincus n'aient pas éprouvé ce genre d'émotion. Je crois, au contraire, que plusieurs d'entre eux l'ont ressentie; mais cela tenait à leur état d'âme particulier En général, les spirites eux-mêmes ne m'ont pas paru frémir de l'émoi particulier que le spectacle de morts, ressuscités pour un instant, ne saurait manquer de provoquer chez des vivants. En tout cas, quiconque était venu là sans idée préconçue, n'éprouva autre chose que de l'étonnement. On était intéressé; on n'était pas ému. La preuve c'est que, dans l'intervalle des apparitions, quand on ne chantait pas, les conversations allaient leur train et qu'elles ressemblaient à toutes les conversations mondaines par leur futilité.

Je ne puis concevoir, quant à moi, que toutes ces personnes assemblées eussent eu la même attitude si, se sentant réellement en présence de défunts rendus momentanément à la vie, elles avaient eu conscience de pénétrer un peu du mystère effrayant de la mort. Il me semble qu'à défaut de tout autre sentiment, la vision et le contact d'êtres disparus, sortant un moment des ténèbres d'outre-tombe, auraient inspiré aux assistants une sorte de respect, de gravité ou de mélancolie et figé, sur leurs lèvres, les paroles banales ou les réflexions trop boulevardières.

Or, je le répète, on causait; on causait comme on aurait causé dans un salon entre deux parties de pocker ou dans une salle de conférence entre les différents tableaux d'un cinématographe. Les bavardages étaient même à certains instants si bruyants qu'on était obligé de réclamer le silence.

En ce qui me concerne, je puis dire que, sauf lorsque je vis une forme d'enfant s'évanouir au moment où elle s'élançait vers un monsieur et une dame qui l'avaient prise pour leur bébé décédé et lorsque j'entendis le baiser que le docteur Chazarain donna à la forme qui avait dit être sa fille, je n'ai éprouvé aucune émotion d'aucune espèce. Je me rends même très bien compte que si, ces deux fois, je ressentis une sorte de choc au cœur, ce fut bien plus à cause du dramatisme inattendu et décevant de la scène, qu'à cause du sentiment que j'aurais eu de la présence effective de deux esprits matérialisés.

De cet ensemble de réflexions, plus ou moins discutables, je l'accorde, mais qui, irrésistiblement, venaient à la pensée des témoins, que résulte-t-il? Il résulte que, pour tout spectateur non prévenu, la série des phénomènes n'apportait pas, avec elle, une sensation d'évidence. Un malaise, un doute, subsistait, doute qui portait moins d'ailleurs sur la réalité des faits observés que sur leur origine. Pour tout dire, l'impression qu'on éprouvait était non pas l'impression de quelque chose de *faux*, mais l'impression de quelque chose d'*arti-*

ficiel. La nuance peut paraître subtile. On me comprendra mieux tout à l'heure, quand j'aurai examiné les faits au point de vue d'un truquage possible.

L'IMPOSSIBILITÉ D'UN TRUQUAGE

Ce truquage était-il possible?

On a parlé de projections. Il faut écarter, *à priori*, cette hypothèse, pour celle des apparitions qu'on a vues sous toutes leurs faces, qui se sont transportées au milieu de la pièce et qu'on a frôlées ou touchées. Pour les autres, celles qui ne sortaient pas du cabinet et qui semblaient adhérentes au rideau, le moindre examen doit la faire écarter également. On ne fait pas de projections sans appareil. Or, en supposant qu'il existe des appareils assez petits pour être dissimulés dans une poche ou dans une manche, ce n'est pas Miller qui eût pu s'en servir, puisque, chez moi, notamment, il fut, après avoir été déshabillé, revêtu d'effets ne lui appartenant pas. Un compère? Mais, même en admettant la présence d'un compère, l'hypothèse ne se soutient pas. Chacun sait, en effet, que lorsqu'un appareil à projections fonctionne, il trace, dans l'obscurité, un cône lumineux qui, en quelque sorte, le relie aux images projetées. Ce cône lumineux, personne ne l'aperçut... Au reste, ce qui achève de ruiner cette hypothèse, c'est que, parmi les formes adhérentes au rideau et qu'à la rigueur on aurait pu prendre pour des images projetées sur lui, quelques-unes s'en détachèrent très visiblement. Alors? Alors il faut imaginer autre chose.

Il faudrait imaginer, par exemple, que Miller était muni de masques, de diadèmes, d'étoffes, de mains articulées et d'armatures lui permettant de faire mouvoir à distance des mannequins très compliqués.

Même en supposant qu'on puisse réduire en un volume presque imperceptible ces masques, ces étoffes, ces armatures, il faudrait en outre que Miller eût été un presdigitateur d'une adresse inconcevable, pour pouvoir, sans qu'on s'en aperçût, les faire manœuvrer.

Songez que, lorsque le médium est hors du cabinet, on ne cesse de surveiller ses mouvements et qu'aucun de ses voisins ne perd ses mains de vue. Songez surtout que, si les formes n'étaient que des étoffes drapées, des armatures, il lui faudrait, pour les manœuvrer, passer d'abord le bras entre le mur et l'un des rideaux, atteindre ensuite de la main l'entre-bâillement des rideaux, et que cela supposerait une longueur de bras démesurée!

Lorsque Miller est dans le cabinet, l'impossibilité d'un truquage de ce genre n'apparaît pas moins manifeste. En supposant que les formes qui s'avancent alors parmi les assistants ne soient, les unes que des mannequins légers et les autres que le médium grimé et déguisé, il faudrait admettre qu'on aurait caché dans le « cabinet » toute une garde-robe, tout un magasin de costumes! Est-ce vraisemblable? Encore une fois, le médium ne pouvait rien avoir sur lui de suspect. Et l'on sait que le cabinet était minutieusement exploré avant les expériences.

On me dit qu'on fabrique en Amérique des étoffes extrêmement subtiles, dont on peut réduire des étendues immenses en un volume infime. J'ignore si la chose est vraie. Mais, si d'aventure elle l'est, on peut admettre à la rigueur que, par un prodige d'habileté, le médium ait dissimulé ces étoffes avant d'entrer dans le cabinet, on ne peut admettre qu'il les ait dissimulées à la sortie...

Où aurait-il pris le temps de les plier, de les tasser, de les cacher, puisque, chez moi du moins, après comme avant la séance, on fouilla le médium et on inspecta le cabinet?

Quoi donc imaginer encore? Des baudruches gonflées? Des trappes par où passeraient des compères? Quelque autre invention d'un Robert Houdin de génie? Tout cela est en désaccord avec la nature des faits. Tout cela demanderait des instruments, une machinerie, un attirail, et il est absolument certain que le médium n'avait, pendant les séances auxquelles j'ai assisté, absolument aucun appareil à sa disposition.

Faut-il mentionner, enfin, l'hypothèse que Miller possède une puissance de suggestion inconnue jusqu'à lui et qu'il hallucine toute une assemblée au point de lui faire croire qu'elle voit des matérialisations là où il n'y a rien? Qui ne se rend compte de l'invraisemblance de cette supposition!

Dans ces conditions, que conclure? A moins de me refuser au témoignage de mes sens, il me faut bien admettre que j'ai vu ce que j'ai cru voir. Il me faut reconnaître que les expériences étaient sincères et qu'il n'y avait pas de truc. C'est ce que je me résous à faire.

UNE ANTINOMIE A RÉSOUDRE

On voit maintenant ce que je voulais dire, en opposant tout à l'heure, le mot *faux* au mot *artificiel.*

Nous voici, en effet, en présence d'une double conclusion.

D'une part, notre esprit critique analysant les faits ne peut admettre qu'ils soient ce qu'ils ont la prétention d'être, c'est-à-dire des résurrections momentanées de défunts; d'autre part, ce même esprit critique, après avoir tenté en vain d'imaginer la supercherie qu'il soupçonne, confesse, après examen, que cette supercherie lui paraît impossible.

Comment résoudre cette apparente contradiction?

Ce sera le sujet de notre prochain article.

(*A suivre.*) GASTON MERY.

Nouvelles séances de Miller

(*Suite*)

Nous reprenons l'ordre des séances.

Comme nous l'avons déjà dit, la seconde séance eut lieu chez nous le dimanche 7 octobre. Etaient présents et placés dans l'ordre suivant : M. Louis Fortaner, assis à côté du médium, Mme Béringier, M. Chartier, M. Beaudelot, directeur du *Spiritualisme moderne*, Dr Chazarain, S. Henriquet, Mme Basse, Mme Renoult, Mme Fortaner, M. Bousquet, M. et Mme Drubay, Edouard Letort, M. et Mme White, Charles Letort et Ellen S. Letort, qui occupait la première chaise à droite du cabinet. Celui-ci fut examiné et la porte scellée par MM. Beaudelot, Henriquet et Chazarain. Ce dernier ferma le petit placard et en mit la clef dans sa poche.

Trois feuilles de papier de journal, et non quatre, comme aux précédentes séances, roulées en cylindre, furent mises autour de la lampe, laquelle fut placée, comme d'habitude, dans l'autre pièce, la porte ouverte. M. Klebar se tint dans cette pièce pendant toute la séance, réglant la lumière, et il n'en bougea point. Si, dans la séance du 5 octobre, la lumière avait été très faible, elle fut, en revanche, très bonne pendant toute cette séance.

La première apparition donna le prénom de Louise. C'était pour M. Fortaner. Pendant qu'elle était devant les rideaux, Mme Letort remarqua tout haut qu'elle voyait les mains de Miller posées sur ses genoux.

La seconde apparition fut celle d'un enfant. Elle s'approcha de Mme Letort et dit « René ». Malheureusement nous ne pûmes distinguer les traits.

Ces deux premières apparitions avaient bien la forme humaine ; nous les voyions beaucoup plus nettement, au moins nous, que dans la précédente séance.

La troisième apparition, c'est une forme assez grande. Elle dit : « Eilif White ». Le prénom, ni français ni anglais, et inconnu du médium, nous échappa, mais Mme White, elle, affirma l'avoir bien entendu. L'esprit s'avança un peu, puis se retira dans le cabinet. Betsy nous dit qu'il avait trouvé la mort dans une chute, ce qui est exact.

A ce moment, quelques assistants annoncent qu'ils aperçoivent deux formes dans le cabinet ; de notre place nous ne voyons rien.

Un esprit parut qui prononça le nom de Beringier. On lui demanda un prénom ; il sembla faire des efforts pour le donner, mais il ne le put. Quand il n'est plus là, on remarque que la lumière est assez bonne pour que nous puissions nous distinguer tous. Dans aucune séance, ni la précédente ni celles de juillet, nous n'en avons eu autant.

La grande forme qui sortit ensuite du cabinet s'approcha de Mme Letort. Elle resta muette à nos questions, s'avança un peu dans le cercle, fit un ou deux pas à gauche, puis à droite, sembla chercher quelqu'un, et elle finit par dire : « Louis ». Pendant tout ce temps, nous avons bien vu et la figure et les main du médium. Quelques uns des autres assistants constatèrent la même chose. En réponse à nos questions, on nous apprit, par coups frappés, que l'apparition venait pour M. Henriquet.

Des assistants annoncent une lueur blanche, comme un pâle reflet lunaire, sur Mme Letort, qui ne l'aperçoit pas, elle ; mais M. Letort constate bien qu'une lueur tremblote sur la région cardiaque de sa femme.

La dernière forme qui parut avant que le médium n'entrât dans le cabinet fut une forme enfantine ; elle s'approcha de Mme Letort, et elle appuya sur la joue de celle-ci sa tête entourée de mousseline. Elle s'avança un peu dans le cercle et prononça : « Elise » Personne ne connaissait un enfant de ce nom. Pendant cette manifestation, M. Miller ne cessa de parler.

Durant toute cette première partie de la séance, Mme Letort voyait bien les deux mains du médium tranquillement posées sur ses genoux. Nous avons demandé à M. Louis Fortaner de nous donner quelques-unes de ses impressions à cette séance, et voici ce que nous trouvons dans ses notes : « Je suis assis près du médium, ma jambe droite le touche sur toute sa longueur, et durant toute cette première partie de la

séance, Miller laisse reposer ses mains sur ses genoux. Je serre mon épaule droite contre son épaule gauche, et je reste dans cette position, afin de ressentir le moindre mouvement qu'il pourrait faire, mais il ne bouge pas. Quand on frappe dans le cabinet, je constate que le point où ces coups résonnent est très éloigné de lui ; d'ailleurs je n'ai pas perdu contact avec sa personne : ma jambe et mon épaule le touchent toujours, et je ne ressens pas le moindre mouvement ».

A propos de la seconde apparition, M. Fortaner remarque : « La forme se pencha sur Mme Letort comme pour l'embrasser. Si l'on admettait que le médium fît danser une marionnette avec sa main droite, comme l'ont supposé gratuitement de mauvais sceptiques, il aurait fallu que le bras et la main de M. Miller, pour atteindre l'endroit où l'esprit se pencha sur Mme Letort, fussent d'une longueur double, puis, la petite taille de l'apparition aurait encore entraîné notre médium à se pencher davantage : or Miller ne fit pas un mouvement. »

Le médium entré dans le cabinet, Betsy nous dit de chanter. Bientôt un fort parfum se répandit dans la pièce, et l'on sentit un vent frais. M. Fortaner remarqua tout haut que les rideaux se gonflaient. Et pendant le chant, nous entendions Betsy mêler sa voix aux nôtres.

Apparut une forme qui semblait avoir de longs cheveux noirs pendant de chaque côté de la tête; elle resta peu. Puis simultanément se montrèrent nos vieilles amies Effie Deane et Carrie West, et une troisième forme, qui donna le nom de Carrie Miller, les accompagna. Elles paraissent bien matérialisées, et toutes trois ont la tête entourée d'un diadème lumineux ; l'une d'elles a aussi quelque chose de lumineux sur la poitrine. Nous remarquons, comme toujours, qu'Effie Deane est plus grande que Carrie West. Après leur disparition, Betsy nous dit que, si nous n'avions pas été si près du cabinet, elles seraient sorties plus avant dans la pièce.

On fit la chaîne, et une matérialisation s'opéra en dehors du cabinet. La boule blanche descendit lentement devant les rideaux, ainsi que nous l'avons souvent raconté, et à l'instant où elle se trouva près de Mme Letort, à droite du cabinet, une boîte en porcelaine fut remuée vivement sur la cheminée, à gauche, derrière M. Fortaner. Le bruit crut en intensité. La boîte contenait divers petits objets qui résonnaient en heurtant les parois. M. Fortaner déclara qu'il voyait derière lui une main. C'est cette main qui remuait la boîte contenant les objets. En même temps la boule blanche toucha Mme Letort. Il eût été absolument impossible au médium d'atteindre au même moment ces deux points opposés, de toucher Mme Letort et de remuer la boîte sur la cheminée. La boule, descendue sur le parquet, se développa assez rapidement en une forme humaine, et si près de Mme Letort, que celle ci est frôlée par les draperies. « *Star Light* », dit l'esprit. C'est une indienne, dont la gorge rend un curieux bruit. Elle rit, répète : « Moi contente vous voir», puis nous apprend que c'est son mari qui a remué la boîte sur la cheminée. Elle est grande, a de longs cheveux noirs, qui paraissent tomber en désordre de chaque côté de la figure. Elle baisse la tête de façon à renverser ses cheveux par devant, et Mme Letort, près de qui elle se tient, voit bien les cheveux couler de sa tête.

A propos de cette manifestation de *Star Light*, nous trouvons dans les notes de M. Fortaner : « Betsy nous annonce qu'un esprit va se matérialiser, et elle nous donne son nom, *Star Light* (Lumière d'étoile.) Je confonds avec *Star eagle* (l'*Aigle étoilé*), et je m'attends à voir paraître un homme. Le flocon descend de plus en plus, il touche le parquet devant moi, et je suis attentivement le processus de la formation. Il se transforme d'abord en cône : on aurait dit une petite poupée blanche de vingt centimètres, habillée d'une robe empesée. Cette poupée agite ses jupes avec ses bras et, au fur et à mesure de cet exercice, elle prend de plus en plus de hauteur et de largeur. Je ne la perds pas de vue, et au bout d'une demi-minute, elle a grandi à hauteur d'homme. Alors elle rejette une dernière fois son voile en arrière, découvre un visage et des bras nus. Je suis troublé, car je m'attendais à voir un homme, et c'est une femme. Pourtant, je ne me trompe pas. Cette taille svelte, ces bras ronds et fins, cette coupe caractéristique de la femme, et je distingue jusqu'à la rondeur de la poitrine, tout me confirme que c'est un être féminin. Je demande cependant quelques explications, et les assistants me répondent que je me trompe pas : « c'est bien une femme ». M. Fortaner ajoute : « J'ai insisté particulièrement sur cet incident, afin de remarquer combien cette matérialisation était typique et la suggestion étrangère à mon esprit, puisque, m'attendant à voir l'esprit d'un homme, je reconnais une femme à son aspect extérieur et à sa voix. »

Lillie Roberts vint après *Star Light*. Elle s'avança hors du cabinet. Grande, très bien matérialisée, comme toujours. Elle tendit ses deux bras, que tous virent très bien, et elle montra ses mains. Plusieurs remarquent que celles-ci sont bien des mains de femme, plus petites que celles de *Star Light*. Elle a des bras forts, bien arrondis. Elle se tourna vers Mme Letort, posa sa main sur la tête de celle-ci, puis elle s'avança davantage dans le cercle, et elle parla.

Ses riches draperies blanches tombaient gracieusement autour d'elle. Tous s'écrièrent la bien voir.

Après elle parut une forme très grande et forte, qui s'entoura d'abord des rideaux et resta près du cabinet. « Melanchton », dit-elle. Mme Letort demanda : « Philippe Melanchton ? » et il lui fut répondu oui par l'esprit, qui s'avança à pas forts au milieu du cercle, plus loin encore que Lillie Roberts, et tous virent bien Melanchton, surtout ceux qui étaient en face, car ceux qui étaient sur notre rang l'aperçurent surtout de dos et de côté. A un moment, l'esprit avança même à un mètre vingt-cinq à peu près du cabinet, bien en face de M. Henriquet. Celui-ci avait la place que M. Gaston Mery occupait à la précédente séance.

Melanchton avait une barbe noire. Il était dans un costume spécial, une sorte de jaquette froncée dans le dos et lui tombant jusqu'aux hanches, par-dessus un autre vêtement, d'un ton écru. Il portait une toque noire, assez haute, dont la calotte paraissait plate, sans doute le bonnet des anciens docteurs des universités, tel qu'on en voit dans les tableaux des vieux maîtres. Etait-ce le costume des théologiens de l'époque de ce réformateur ?

Melanchton nous parla en allemand, langue à peu près inconnue au médium. Il nous dit qu'il était heureux de nous voir, demanda si on l'apercevait bien, et il ajouta qu'il était venu nous aider tous dans notre travail pour le spiritisme. Avant de se retirer dans le cabinet, il posa sa main, assez lourdement, sur l'épaule de Mme Letort.

Betsy nous avait demandé de chanter, et bientôt on entendit dans le cabinet le rire et la voix spéciales de Lulu Adams, rire et voix qui furent immédiatement reconnus par ceux qui avaient déjà vu cet esprit. Nous continuâmes à chanter, et elle nous accompagna de sa voix criarde. Puis la petite forme enfantine se montra dans l'ouverture des rideaux, causa, en mêlant ses paroles de rires éclatants. Elle nous raconta qu'elle était née à Washington. On la pria de s'avancer, mais elle ne voulait pas s'éloigner du cabinet. On insista, et elle répéta plusieurs fois: « J'ai peur.... J'ai peur.... » Pourquoi avait-elle peur ? Elle nous l'apprit. Elle sait qu'à une des séances de juillet, se trouvait un monsieur qui avait une lampe électrique dans sa poche. On entendit alors un bruit singulier dans le cabinet, comme de forts gloussements. « Qu'est-ce ? » demandâmes-nous à Lulu, car elle était toujours devant nous. « C'est un Indien. Il veut venir, mais je ne veux pas. Je suis là maintenant, et je ne veux pas m'en aller encore », répondit-elle. Elle chanta, s'arrêta, causa gaiment, puis elle lança brusquement : « good night » et elle ferma sur elle les rideaux.

Betsy parut, on vit sa figure noire parmi les draperies blanches, puis elle rentra dans le cabinet, d'où elle continua à nous parler. Elle nous dit de prendre courage, nous promet que nous reverrons plus tard son médium à Paris, nous prie d'apprendre à chanter des chants spiritualistes, car cela attire les bonnes influences, termine-t-elle. Puis elle se montra de nouveau, chanta avec Mme White, disparut, et le médium se trouva instantanément parmi nous.

Nous répétons encore que pendant toute cette séance, une fois nos yeux habitués, il y eut assez de lumière pour nous distinguer tous. La lumière ne fut pas un instant diminuée durant toute la séance. Le temps que le médium passa en dehors du cabinet, parmi nous, Mme Letort put bien voir et les apparitions et les mains de Miller posées tranquillement sur ses genoux, excepté aux moments où les formes se mettaient juste devant elle et cachaient ainsi le médium. Plusieurs des assistants de cette seconde séance disent également avoir quelquefois vu les mains du médium en même temps que les esprits matérialisés.

La troisième séance eut lieu le mardi 9 octobre chez Mme Rufina Noeggerath, que les spirites vênèrent et appellent Bonne Maman. Y assistaient les personnes dont voici les noms : Mme Rufina Noeggerath, Mlle H..., les docteurs Dusart et Fink, Beaudelot, directeur du *Spiritualisme moderne*, Albin Valabrègue, MM. Braun, Hapet, Mmes Laffineur, Bara, Bellet, Risarella, Mlle Marguerite X., M. et Mme Letort.

Le cabinet de matérialisation était à l'un des angles de la pièce. Un placard se trouvait à l'intérieur, mais des bandes de toile, clouées au mur, de chaque côté, l'empêchaient de s'ouvrir.

Avant la séance, les docteurs Dusart et Fink, Albin Valabrègue, Beaudelot, examinèrent le cabinet en pleine lumière. Celui-ci fut encore visité pendant et après la séance.

Après être resté quelques instants debout au milieu du cercle, M. Miller fit changer de place quelques personnes, puis s'assit près des rideaux, comme d'habitude.

A côté du médium était assise Mme Noeggerath, laquelle avait à sa gauche le Dr Fink, qui avait après ui M. Beaudelot. A droite du cabinet, la première chaise était occupée par le Dr Dusart, la seconde et la troisième par Mme et M. Letort; juste en face se trouvaient Albin Valabrègue et Mme Hart.

Pendant toute la séance, M. Klebar, comme toujours, se tint en dehors du cercle ; il resta avec la lampe dans un coin du salon, et il n'aurait pu approcher du cabinet sans déranger les assistants.

Il y avait peu de temps que le médium était assis

lorsqu'on entendit Betsy dire à M. Klebar de passer avec la lampe au coin opposé, toujours en dehors du cercle, puis elle ajouta que les conditions étaient très bonnes.

Une forme blanche, semblable à de la neige transparente, aux contours vaporeux, parut à l'entrée du cabinet. Elle n'était pas très grande. On lui demanda son nom. Elle dit péniblement quelque chose comme : « Frog », écarta les rideaux, avança d'un pas pour mieux se montrer, répéta la même syllabe, et elle rentra. Alors le Dr Dusart fit remarquer que les draperies semblaient légèrement lumineuses, constatation faite également par M. Letort.

Un bébé vint ensuite et dit : « Edouard ». Le Dr Dusart lui demanda son nom de famille sans obtenir de réponse. Il sortit tout à fait, et l'on vit son vêtement se terminer en une traînée vaporeuse. Sa voix et ses mouvements semblent bien ceux d'un enfant. Le Dr Dusart, après cette manifestation, annonça : « J'ai vu les mains du médium en même temps que l'esprit. »

Une longue forme, assez semblable à celle qui apparut au début de la séance, succéda à la petite. On lui demanda son nom, et d'une voix pénible et rauque elle prononça : « Chaigneau ». Le Dr Dusart jeta : « Le larynx n'est pas suffisamment formé ». Elle essaya de mieux articuler, et on entendit : « ... e Chaigneau ». Mme Noeggerath demanda : « Est-ce Marie ? » La réponse sembla négative.

La forme suivante est plus mince ; elle se remue, agite ses draperies, et elle dit un nom qu'on ne comprend pas d'abord. Elle répète ce nom plus lentement et avec une voix plus ample : « Mme Leymarie ». Elle se tourne vers Mme Noeggerath, et elle ajoute : « Je suis venue ce soir pour vous revoir... Quel bonheur !... auprès de mes chers amis pour... » On n'entend pas la fin. Quelques-uns des assistants disent : « C'est bien la taille et la voix de Mme Leymarie ». Le Dr Dusart demande : « Pouvez-vous me donner la main ? » et l'esprit répond : « Impossible... Bonsoir, mes amis », et se retire.

Après Mme Leymarie, il parut une forme qui semblait plus grosse. D'une voix aiguë qu'on entendit bien, elle lança : « Valabrègue ». On lui demanda si elle était parente de M. Valabrègue, mais elle ne put répondre. « C'est une petite vieille dame ; elle a un petit bonnet blanc avec des rubans violets », dit le médium. M. Valabrègue demanda : « Etes-vous ma grand'mère ? » Mais la forme a disparu, et par coups on nous donne une réponse affirmative.

Un fantôme de très grande taille, qui devait avoir au moins six pieds, se montra. Il parut d'abord bien moins matérialisé que les précédents, mais bientôt il se condensa et il dit, d'une voix forte et gutturale : « El Kadjar ». Il se retira. Nous, faisant des questions, on nous répondit par coups frappés et on nous apprit que c'était un arabe qui s'intéresse à M. Braun, qui l'inspire, que c'est un guide souvent auprès de ce monsieur, lequel est médium écrivain, et surtout médium peintre. Le Dr Dusart remarqua que les coups venaient bien de l'intérieur du cabinet, et que Miller, tranquillement assis à côté de Mme Noeggerath, n'aurait pu les produire. On entendit le bon rire, large et gai, de Miller, un vrai rire d'enfant.

On aperçut une main qui frappait sur la tête du Dr Dusart. Celui-ci nous apprit qu'elle dérangeait ses cheveux. Puis on vit un bras, beaucoup plus haut que le médium, qui nous parlait à ce moment.

Une forme sortit, drapée comme une communiante dont les voiles sont flottants. Elle avait l'allure d'une fillette d'environ quatorze ans. Quelques personnes, celles assises en face, distinguèrent la silhouette du visage, du corps et des bras ; elle semblait avoir une robe serrée à la taille. « Charlotte Chazarain », dit-elle. Elle ajouta : « Je viens toujours, moi », et Mme Noeggerath lui répliqua : « C'est vrai, ma chère enfant, tu ne manques jamais à nos séances ». La fillette demanda : « Pourquoi papa n'est-il pas là ? » Mme Letort répondit : « Il sera là jeudi, » à quoi elle repartit : « J'aurais voulu le voir ce soir ». Elle demanda si tous la voyaient bien. « Je vous vois tous... Bonsoir, tout le monde », fit-elle. Sa voix était très nette, avait une intonation d'enfant ; on percevait bien qu'elle venait d'elle, non du médium. Au moment de cette apparition, d'ailleurs, Miller parla de sa grosse voix accompagnée de rires, et dans la salle on remarqua le contraste entre les deux voix.

Nous trouvons les lignes suivantes dans les notes du Dr Dusart, à propos de cette première partie de la séance : « Comme je touchais le bord du rideau du cabinet avec mon bras gauche, j'ai été à même d'observer de très près tout ce qui se passait, et voici comment la plupart des fantômes se sont présentés au début. Ils écartaient les rideaux et se montraient dans l'écartement, sans sortir, mais en tenant de chaque côté le bord du rideau appliqué le long de leur corps. Celui-ci, ainsi encadré, s'avançait, reculait, entraînant toujours les rideaux, qui se sont parfois avancés d'au moins soixante à soixante-quinze centimètres. On peut se demander si cette façon de procéder n'avait pas pour but de masquer les parties du corps incomplètement formées, le fantôme, pendant la première partie de la séance, n'étant encore constitué, pour plusieurs apparitions, qu'en façade pour ainsi dire. C'est dans ces conditions que se mon-

montrèrent Mme Valabrègue, Mlle Chaigneau, El Kadjar ».

Le Dr Dusart écrit encore à propos de cette première partie de la séance : « Le médium, assis près de Mme Noeggerath, a en face de lui la fenêtre, dont les rideaux, incomplètement fermés, donnent de la lumière, et la petite lampe, qui rayonne peu, mais éclaire le plafond. Comme j'étais assis, la face tournée vers le médium, j'ai pu le voir constamment, ainsi que ses mains, et j'affirme qu'il est resté immobile pendant toute la première partie de la séance. »

Après la rentrée de Charlotte Chazarain derrière les rideaux, Betsy demanda la visite du cabinet, et cette visite fut faite par les docteurs Dusart, Fink, et par Albin Valabrègue. M. Klebar enleva le cylindre de la lampe, et il tint celle-ci de façon à faire tomber en plein la lumière sur le cabinet complètement ouvert.

Miller retiré dans le cabinet, le Dr Dusart fit la remarque qu'il entendait en même temps la voix du médium et celle de Betsy : l'esprit contrôle et Miller causaient ensemble. Puis Betsy, après avoir dit que le cabinet était le meilleur qu'ils eussent eu en Europe, demanda un chant, et Mme Risarella, s'accompagnant de la guitare, chanta *O Sole mio*. La magnifique voix nous charme tous, et Betsy s'exclame : « C'est très joli ! » Mme Risarella chanta après un chant d'esprit, qui fut également admiré par Betsy, et celle-ci nous demanda ensuite de chanter tous ensemble. Nous entonnons l'hymne national autrichien.

Les rideaux s'écartèrent, et une forme d'un aspect majestueux se montra, le haut de la poitrine et les épaules nus. S'avançant, elle dit : « Agnès Sorel. » La lumière étant bonne, elle fut très bien vue, surtout des personnes qui se trouvaient en face.

L'apparition a la précision de lignes d'une statue, mais d'une statue animée du souffle de la vie. D'une merveilleuse beauté, c'est la femme avec tout son charme. Un diadème lumineux à la tête, une abondante chevelure noire ondulée tombe fièrement sur ses épaules. Ses traits sont purs, fins, et le teint, diaphane, a une transparence qui ferait croire à un crépuscule l'éclairant, ou bien qu'un clair de lune n'arrive pas jusqu'à le caresser. Le draperie opaque, aux fins plis, est analogue à du crêpe. La démarche est libre et assurée, le pas nettement marqué, et l'on distingue le mouvement du genou sous le voile.

Le Dr Dusart demanda à l'apparition si elle pouvait lui donner la main ; l'apparition le permit, et le docteur dit tout haut : « La main a la température normale... Finesse d'une main de femme. » Elle lui permit de toucher ses cheveux, qui étaient fins et souples ses bras, qui étaient nus jusqu'à l'épaule, et qu'il suivit du poignet jusqu'en haut. Le surlendemain, lorsque le médium se déshabilla devant lui, il lui palpa les bras, et il put constater la grande différence qui existait entre les bras d'Agnès Sorel et ceux de Miller. Il écrit dans ses notes : « Autorisé à lui toucher les bras, je les parcours depuis le poignet jusqu'en haut, et je constate que le bras est très volumineux, mou, sans aucune saillie osseuse ni musculaire, et que la peau, de température normale, est rugueuse et donne la sensation de chair de poule très prononcée. Comme je vois l'apparition de dos, je constate que la taille est entourée d'une sorte de ceinture qui réunit les plis de son vêtement blanc. »

Agnès Sorel se retira dans le cabinet, mais écartant les rideaux, elle resta toujours visible. Elle essaya de nous montrer le médium. « Vous voyez ?... vous voyez ? » fit elle. « Pourriez-vous l'éclairer avec votre diadème ? » demanda le Dr Dusart. « J'essaierai », répondit-elle, et sans doute qu'elle se courba ou qu'elle détacha son diadème et le tint à la main, car on aperçut le diadème lumineux beaucoup plus bas. Personne ne distingua le médium dans l'obscurité du cabinet. On entendit seulement un gémissement qui semblait provenir du coin indiqué par l'esprit, lequel était toujours devant nous.

Mme Risarella chanta deux morceaux, puis il y eut un chant général, et bientôt quatre formes apparurent, l'une après l'autre. C'était Effie Dean, Carrie West, Katie ou Carrie Miller, et Betsy. Elles se tinrent toutes quatre devant nous ; elles avaient chacune à la tête un bandeau lumineux ; leurs draperies, un peu vaporeuses, étaient arrangées avec grâce, et, par moments, se rejoignaient, se recouvraient même un peu. Elles bougeaient indépendamment les unes des autres. Betsy dit : « Good night », et on ne les vit plus. Alors le Dr Dusart remarqua tout haut que Betsy lui a touché la main lorsqu'elle a écarté les rideaux. « Je l'ai très bien sentie, la main, et ce n'était pas celle d'un homme », déclara-t-il.

Mme Risarella chanta *Santa Lucia*, et Betsy, qui apparaît entre les rideaux, dit qu'elle n'est pas habituée à entendre aussi bien chanter pendant les séances : elle n'oubliera jamais la voix de Mme Risarella.

Deux formes se montrèrent, dont l'une se tourna vers Mme Noeggerath et lui dit : « Mme Blavatsky... qui vient vous voir... son amitié », puis disparaît. Elle avait parlé en français. La seconde, un peu plus grande, était Lillie Roberts. Elle caressa la figure du Dr Dusart, posa la main sur son épaule, agita ses cheveux. Tous nous voyions bien ces gestes. Le docteur dit : « La main est fine, celle d'une femme,... le bras est nu. « Lily retourna au cabinet, revint au

Dr Dusart, lui prit la tête entre ses mains, et elle le baisa au front. On entendit le baiser. Le docteur déclare qu'il a vu ses yeux, son nez, les détails de sa figure.

Lily Roberts s'avança avec aisance dans le cercle, regarda autour d'elle, parla; ses vêtements semblaient lumineux. Plusieurs des assistants, enthousiasmés, — malgré toutes les recommandations faites avant la séance, — s'oublient, s'agitent, l'appellent à eux, se lèvent même et lui tendent les bras, rompant ainsi la chaîne, et l'esprit, nous disent quelques personnes assises en face, parut s'assombrir brusquement, et il se retira derrière les rideaux. Après, Betsy nous apprit que, s'il n'y avait pas eu tant d'agitation, Lilly serait restée plus longtemps.

Nous entendîmes dans le cabinet les grognements par lesquels s'annoncent les esprits indiens ; puis Betsy demanda à M. Klebar d'augmenter la lumière. Elle est exceptionnellement bonne en ce moment, aussi bonne qu'elle devait l'être pendant la pleine apparition de Betsy chez Gaston Mery.

Ce n'est pas un Indien qui vint, mais le Dr Benton. Cette fois on le voit très bien. Il est long, mince, a des cheveux noirs, une longue barbe de même couleur. Nous apercevons bien ses mains. Il est calme, digne et simple. Il nous parla de la même voix grave et bien timbrée que nous avons déjà entendue plusieurs fois. Comme il s'avança dans le cercle, il nous tourna le dos, et nous ne pûmes voir sa figure. Mlle Marguerite X., qui a sténographié la séance, affirme avoir vu un visage énergique et doux, un teint basané, des traits fins. Le Dr Dusart écrit de même : « Il a une chevelure très épaisse, une barbe longue et le teint est fort bronzé. »

Le Dr Benton nous parla assez longuement. Il nous promit de ramener le médium en France, et il nous exprima le désir que le médium fût complètement déshabillé à la prochaine séance, celle du 11 octobre ; il ajouta qu'il nous faudrait bien veiller à ce qu'il n'y eût ensuite aucune approche entre M. Klebar et lui, pour qu'on n'ait pas encore quelque critique à faire : ceux devant qui Miller s'était déshabillé à la séance du 24 juillet auraient bien dû penser à cela. Il ajouta que les soupçons qu'on avait exprimés sur leur médium les avait beaucoup affligés, lui et les autres « contrôles ».

Nous lisons dans les notes du Dr Dusart : « Je remarque que sa main, qu'il porte sur la région du cœur, est large et que ses doigts sont très longs. On sait que ceux du médium sont courts et épais. Sa tête n'est pas entourée de draperies, et je vois une sorte de blouse blanche remonter jusqu'au cou, où ses plis sont réunis par un col qui n'a pas plus de deux centimètres de haut. »

Le Dr Benton se tourna vers Mme Noeggerath, mit la main sur son épaule, lui parla quelques instants avec respect et bienveillance, puis, se retournant vers le cercle, il dit : « Il faut remarquer que je suis grand et mince, que le médium, de taille moyenne, est fort. » Il se retira en saluant.

M. Letort remarque qu'à ce moment il y a assez de lumière pour lui permettre de bien voir Mme Noeggerath et un cadre derrière elle.

L'esprit qui se montra après le Dr Benton s'annonça comme : « Pierre Priet ». Il resta à l'ouverture des rideaux, souhaita le bonjour à Mme Noeggerath, puis, d'une voix entrecoupée, saccadée. il nous pria d'inviter à la prochaine séance une amie de sa femme, Mme Louis. Mme Letort promit de le faire, et, s'adressant à son mari, lui demanda s'il avait toujours l'adresse de cette dame. M. Letort répondit qu'il ne se rappelait pas cette adresse, qu'il la retrouverait peut-être dans ses papiers. Alors l'esprit, toujours d'une voix saccadée, donna le nom de la petite ville non loin de Paris qu'habite Mme Louis, la rue et le numéro. Il ajoute : « Je suis enchanté de vous voir... Bonsoir, messieurs et dames. »

(Mme Louis avait assisté à deux des séances de juillet, mais nous ne nous rappelions plus son adresse, qui devait cependant être connue du médium.)

Sur la demande de Betsy nous chantâmes, puis le Dr Dusart s'écria : « Une main vient de frapper quinze coups sur ma tête. » Ensuite la main remua l'abat-jour d'une lampe sur la cheminée, abat-jour en verre et plat. M. Braun s'approcha de la cheminée pour mieux regarder le phénomène, et il voit bien la main qui manœuvre derrière le Dr Dusart, et M. Letort voit bien cette main aussi. C'est une petite main ; elle jouait avec l'abat-jour qu'elle avait enlevé. Betsy nous fit remarquer que les rideaux du cabinet étant cloués au mur, il n'y avait pas d'ouverture de ce côté. Tout à coup on vit disparaître la main et l'abat-jour, et presque aussitôt main et abat-jour reparurent à l'ouverture des rideaux, et la main, tenant l'abat-jour, alla à gauche, à droite, puis tendit l'objet de verre au Dr Dusart.

(Après la séance, on examina les rideaux pour s'assurer que c'était bien un passage de la matière à travers la matière. Le rideau est bien cloué au mur de façon à rendre le passage d'un objet très difficile, mais à la rigueur ce n'est pas impossible. Par conséquent ce phénomène n'était pas absolument concluant.)

Après l'apparition de la main, Betsy parut à l'ou-

verture des rideaux. Elle nous parla, nomma plusieurs assistants, et elle nous dit d'entretenir des relations avec son médium quand il sera parti. Elle s'approcha du Dr Dusart, qui dit : « J'ai bien vu son visage, et ce n'est pas celui du médium ». Et M. Braun ajoute : « Son visage est très foncé, mais je n'ai pu voir ses traits. »

Betsy nous dit également qu'il faudra faire le contrôle à la séance suivante et que cette fois il faudra bien surveiller M. Klebar ; puis elle chanta un peu, fit : « Good night ! » et elle se retira. Comme toujours, le médium se trouva instantanément parmi nous.

Cette séance fut aussi une des mieux éclairées ; on eut une très bonne lumière vers la fin.

Le Dr Dusart remarque dans ses notes, à propos de cette séance : « M. Miller, comme M. Klebar, était vêtu d'un costume très ajusté. Il eût été impossible à ces messieurs de cacher les étoffes et appareils divers pour une fraude quelconque. »

Dans cette séance, aucun esprit ne se forma ni ne se dématérialisa sous nos yeux.

CHARLES et ELLEN S. LETORT.

Les soussignés déclarent que les précédents comptes rendus sont exacts en tout point.

Pour la séance du 7 octobre : Dr CHAZARAIN, 6, rue Fourcroy. — Louis FORTANER, 83, Grande-Rue, Grand-Montrouge. — S. HENRIQUET, Vichy. — ALLAN et KATHINKA WHITE, 104, rue de la Tour.

Pour la séance du 9 octobre : RUFINA NOEGGERATH, 22, rue Milton. — Dr DUSART, Saint-Amand-les-Eaux (Nord).

Pour les deux séances du 7 et du 9 octobre : BEAUDELOT, directeur du *Spiritualisme moderne*, 36, rue du Bac.

A PROPOS DU COMPTE RENDU

de la séance donnée par M. Miller, chez M. Gaston Mery, le 11 octobre 1906.

Léger correctif apporté à ce compte rendu. — Rappel d'anciennes matérialisations observées à Paris et pour la plupart inédites, avec vue simultanée du médium et des formes matérialisées. — Miller vu en même temps que la forme de Betsy s'éclairant et l'éclairant de sa propre lumière. — Réflexion sur un phénomène commun aux matérialisations de la Villa Carmen et à celles qu'on voit aux séances de Miller (le mode de naissance des formes matérialisées et de leur dissolution),

Ayant lu dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er novembre le compte rendu que M. Gaston Mery a publié de la séance donnée chez lui par Miller le 11 octobre et à laquelle j'ai eu le grand plaisir d'assister, je viens prier l'auteur de ce travail de me permettre d'y ajouter un léger correctif qui me paraît nécessaire et de faire connaître brièvement à ses nombreux lecteurs les réflexions que me suggèrent les faits dont j'ai été témoin.

Les beaux phénomènes qui se sont produits à cette séance, comme ceux vus par moi chez M. Letort, le 7 octobre, et chez Mme C..., boulevard de Courcelles, le 1er novembre, m'ont confirmé dans la certitude que ceux du même ordre dont j'ai été témoin en 1882 et en 1883, aux séances de Mme Bablin, les unes données chez elle et les autres chez moi, étaient parfaitement réels et n'avaient pu être simulés.

Ces séances, dont vingt-trois furent données en demi-lumière et n'ont pas eu encore de comptes rendus publiés, m'ont permis, comme elles ont permis à tous les membres d'une société d'études dont j'étais président, de voir simultanément un très grand nombre de fois, et de la manière la plus nette, le médium et les formes matérialisées (1). C'est pourquoi eux et moi, malgré ce qui a pu être dit d'autres séances du même médium, données dans des conditions bien différentes de celles qui étaient de règle dans notre groupe, nous n'avons cessé de répéter que nous étions absolument certains d'avoir eu devant nous et en même temps le médium et les formes matérialisées et que notre certitude étant aussi justifiée que celle de William Crookes, lorsqu'il affirma avoir vu, à la lumière de sa lampe à phosphore, la forme de Katie-King à côté de Mlle Florence Cook entransée.

Cette vue simultanée, que l'on a si souvent déclarée impossible depuis et malgré les célèbres expériences du grand savant anglais, à qui l'on doit la découverte du 4e état de la matière, a encore été procurée et de la manière la plus remarquable aux invités de la séance de Miller donnée chez M. Gaston Mery, puisque le médium et la forme de Betsy, s'éclairant de sa propre lumière, sont sortis ensemble du cabinet et sont restés un bon moment à deux pas en avant des rideaux, en se tenant à côté l'un de l'autre et par la main.

Ce phénomène est un des plus beaux et des plus impressionnants dont j'ai été témoin.

Mais tout ce qui s'est passé à cette séance mémorable a été si remarquable que les personnes qui ont

(1) A une de ces séances une des formes matérialisées nous prit un à un par la main et nous conduisit devant la médium, que nous vîmes, les rideaux étant écartés, profondément endormie sur son fauteuil, ayant la tête renversée en arrière et toujours attachée à son siège par les poignets, sur lesquels se voyaient les nœuds plombés des cordes qui l'y fixaient.

vu de près les phénomènes doivent tenir d'autant plus à ce que les récits qu'on en donne soient aussi fidèles que possible.

Or, les formes blanches qui apparaissent avant que le médium soit entré dans le cabinet et ait été endormi sont trop peu éclairées et trop peu durables pour que les visages soient le moindrement visibles. C'est l'impression que j'ai eue en m'approchant, à la séance dont nous parlons, de la forme qui s'est présentée entre les rideaux sous le nom de Charlotte Chazarain. Je n'ai pu distinguer la tête de cette forme et je ne l'ai pas saisie ni cherché à la saisir pour l'embrasser sur le front, comme le dit le compte rendu, car il avait été recommandé de ne pas toucher les apparitions. Quand je me suis trouvé auprès d'elle, elle a présenté à mes lèvres une joue, ou quelque chose qui m'a paru être une joue chaude et vivante, et j'y ai déposé un baiser.

A la séance de jeudi 1er novembre, chez Mme C..., il en a été de même. Aussitôt après avoir eu le contact d'une peau pleine, chaude et légèrement arrondie, j'ai demandé à la forme que j'avais devant moi de m'embrasser, mais ça été inutilement, car au même instant où je lui parlais, elle s'est dissoute, en diminuant rapidement, mais graduellement de longueur de haut en bas pour disparaître tout à fait dans le plancher.

Ce phénomène de la dissolution des formes matérialisées, comme celui de leur naissance par l'agrandissement en longueur d'une petite masse nuageuse et lumineuse, se produitt d'une manière beaucoup plus visible, quand les dites formes se montrent soit entre les rideaux, soit en deçà, après que le médium, étant entré dans le cabinet, est mis en état de transe.

Les deux phénomènes ont été également observés à la Villa Carmen, ainsi qu'en témoigne le récit de M. Ch. Richet, publié par les *Annales des sciences psychiques*. Ils méritent, à mon sens, de fixer l'attention des hommes de science, car non seulement ils rendent évidente la puissance d'action de l'esprit sur la matière, pour ne pas dire autre chose, mais ils constituent une dérogation à des lois que la science officielle a jusqu'à présent considérées comme immuables.

Dr CHAZARAIN.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'***Écho du Merveilleux* **dans tous les bureaux de poste.**

LA GUERRE PROCHAINE

Les caractéristiques de l'année 1910

Les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* se rappellent peut-être que j'ai publié, dans le numéro du 15 janvier 1906, un article où j'ai montré que le cycle astral de 114 à 118 ans, appliqué aux campagnes de la première révolution, devait tendre à ramener une guerre entre la France et l'Allemagne de 1906 à 1910.

Le cycle astral n'indique pas la date précise où cette guerre devrait éclater ; il y a donc à cet égard une latitude de quatre années.

Pour chercher à éliminer cette incertitude, il faut étudier en détail les aspects astraux de 1792 et de 1870, et comparativement ceux des prochaines années ; on arrive ainsi à la conclusion que c'est l'année 1910 qui présente les caractéristiques les plus dangereuses au point de vue guerrier.

Grâce à une publication récente de la librairie Chacornac : *Les Éphémérides perpétuelles* de M. E. C..., il est possible, aujourd'hui, d'obtenir des indications bien plus précises et bien plus détaillées ; on peut en effet calculer, à environ un degré près, la position de tous les astres du système solaire pour n'importe quelle date passée, présente ou à venir. Cette publication va être extrêmement précieuse pour les études astrologiques, et le travail considérable fait par M. E. C..., est l'un de ceux qui contribuera le plus à leur progrès.

J'avais indiqué approximativement qu'il y aurait en 1910 deux époques qui paraissaient devoir être particulièrement dangereuses ; l'une, située vers le mois de juin, caractérisée par la conjonction de Neptune avec Mars, et l'autre, située vers la fin d'octobre, correspondant à la conjonction de Mars avec Jupiter.

En réalité, quand on fait les calculs exacts, on trouve que les deux époques les plus redoutables sont situées l'une au début de Janvier, au moment de la conjonction de Saturne et de Mars, et la seconde à la fin d'octobre ou au début de novembre ; c'est celle qui correspond à l'union de Mars avec Jupiter.

La conjonction de Mars avec Neptune s'effectue bien au commencement de juin, comme je l'avais indiqué, mais la disposition céleste générale paraît moins énergique qu'au début de janvier et de novembre ; Jupiter, en phase rétrograde, n'est plus aussi exactement opposé à Saturne. Il en résulte que cet aspect paraît moins violent que les deux autres.

La figure suivante représente la position des astres telle qu'elle se montrera au début du mois de janvier 1910. On peut estimer que cet aspect commencera à exercer son influence vers le 25 décembre 1909 et continuera jusqu'au 5 ou 6 janvier, sauf pour la Lune. La journée la plus caractéristique sera celle du 3 janvier 1910, c'est celle qui a été représentée ci-dessous.

Les régions d'air ont été marquées par un trait renforcé.

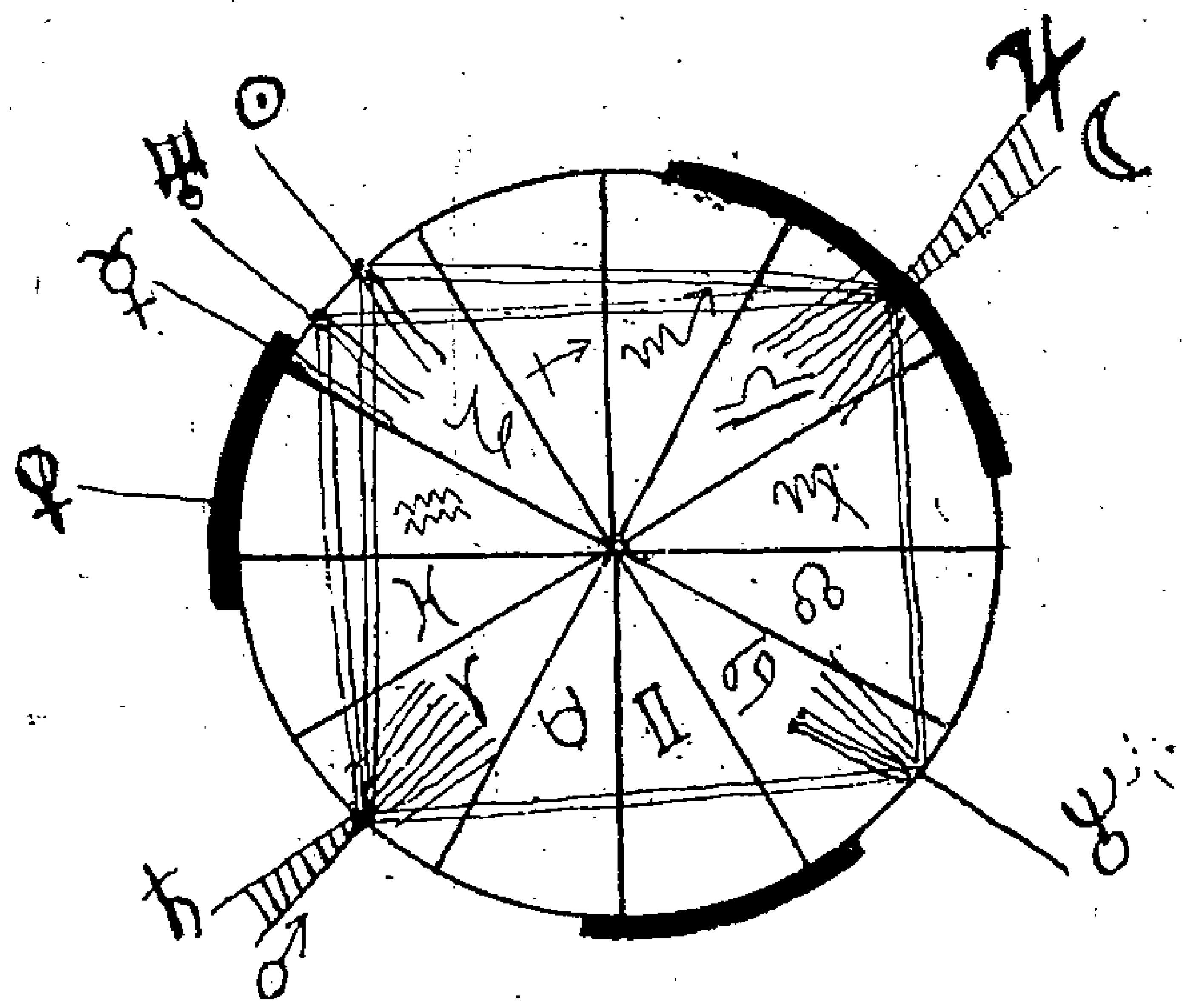


Fig 1 — Position des astres le 3 janvier 1910

On peut se rendre compte par un simple coup d'œil combien cette disposition céleste est menaçante; toutes les planètes principales, et même presque tous les astres du système occupent les sommets d'un carré, réalisant ainsi de multiples aspects de quadrature et d'opposition.

Saturne est en conjonction de Mars, opposés tous deux à Jupiter conjoint à la Lune, en quadrature d'une part avec Neptune et d'autre part avec Uranus et le Soleil. Jupiter et la Lune, opposés à Saturne et Mars, sont également en quadrature de Neptune, d'Uranus et du Soleil.

Neptune, en plus des quadratures précédemment indiquées, est en opposition d'Uranus, du Soleil et de Mercure.

On voit que, à l'exception de Vénus, tous les astres du système se trouveront en état de discordance et de combat les uns contre les autres. C'est une des dispositions les plus favorables aux événements violents, malfaisants et guerriers.

La seconde figure, représentée ci-contre, correspond à l'aspect astral du 1er novembre 1910. On peut admettre que l'influence correspondante commencera, sauf pour la Lune vers le 25 octobre et durera jusque vers le 3 novembre.

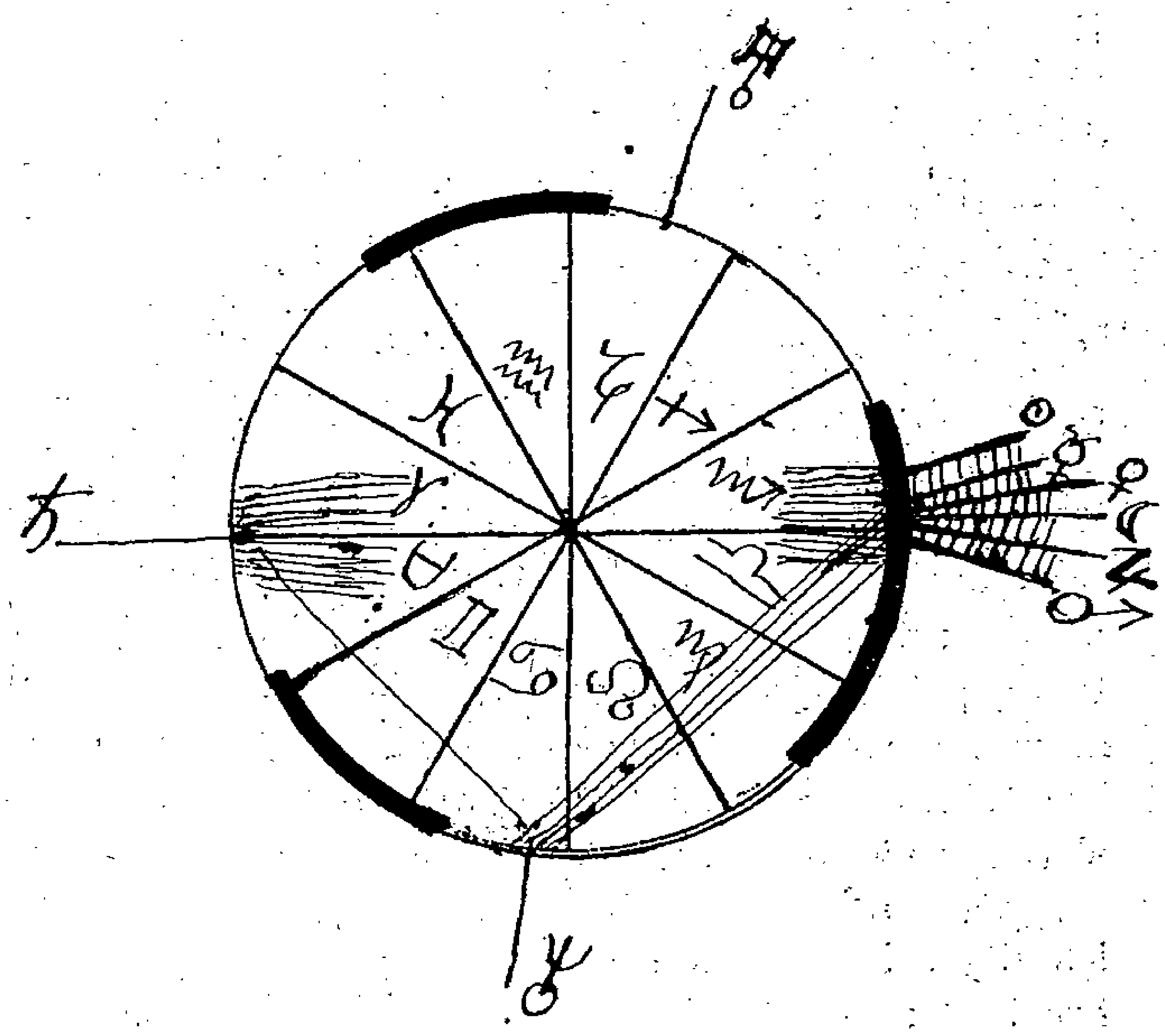


Fig. 2 — Position des astres le 1er novembre 1910

Ce qui saute aux yeux immédiatement sur cette figure, c'est une conjonction formidable comprenant Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, le Soleil et la Lune, donc six astres à la fois, en opposition de Saturne et en quadrature de Neptune.

Il y a là une note d'une violence extrême et très particulière.

Relativement à Uranus, la quadrature est moins parfaite et n'est plus qu'approximative parce que cette planète est passagèrement dans une phase rétrograde.

On voit que ces deux aspects de 1910 présentent des caractéristiques violentes et malfaisantes, surtout pour notre pays, dont les destinées sont intimement unies à celles de Neptune et de Saturne, les planètes démocratiques et révolutionnaires. On doit donc en conclure que la guerre éclatera à l'une des deux dates signalées, c'est-à-dire vers le 3 janvier ou vers le 1er novembre 1910.

Il est assez difficile de préciser davantage et de dire laquelle de ces deux dates paraît la plus probable. L'aspect astral du 3 janvier est plus régulièrement et plus théoriquement guerrier, mais la conjonction du 1er novembre, en opposition de Saturne, est tellement intense qu'elle paraît l'emporter sur le précédent aspect comme violence malfaisante.

De plus, on peut ajouter qu'une disposition tout à fait semblable s'est présentée le 19 juillet 1870, au

moment de la déclaration de guerre. A cette époque, en effet, une conjonction s'est produite comprenant Jupiter, Mars et Vénus en signe d'air, opposés à Saturne isolé en signe de feu. Au même instant Neptune, isolé aussi en signe de feu, était en quadrature d'Uranus et du Soleil.

La disposition céleste du 1er novembre présente des analogies profondes avec celle-là : en particulier, on y observe la même conjonction de Jupiter avec Mars et Vénus en signe d'air, opposés à Saturne isolé en région de feu. La situation de Neptune est également semblable, opposé à Uranus et en quadrature du Soleil.

Il y a entre ces deux cas une similitude très prononcée ; il semble donc que malgré l'aspect plus théorique du 3 janvier, l'analogie avec le 19 juillet 1870 fasse pencher la balance en faveur du 1er novembre 1910, et que c'est plutôt à cette date que l'on doit s'attendre à voir se produire le début des hostilités.

Il y aurait cependant une autre façon d'interpréter les deux influences du 3 janvier et du 1er novembre 1910 : elle consisterait à placer la déclaration de guerre au début de janvier, et une catastrophe extrêmement grave vers le 1er novembre. Si on adoptait cette manière de voir, on serait conduit à supposer que la catastrophe susdite consisterait dans l'incendie et la destruction partielle de Paris, qui ont été maintes fois annoncés dans les prophéties.

Il y a enfin une troisième interprétation possible pour les deux influences dont nous cherchons la signification, et c'est peut-être la meilleure : elles consisterait à supposer que les deux dates en question correspondent à deux déclarations de guerre différentes. L'une, celle du 3 janvier, coïnciderait avec une guerre étrangère à notre patrie, par exemple, au début de la lutte entre l'Autriche et l'Italie ; l'autre, celle du premier novembre, serait le résultat et le contre-coup de la première, et s'appliquerait à l'ouverture des hostilités entre la France et l'Allemagne.

Cette troisième façon d'interpréter les pronostics de 1910 paraît en somme la plus rationnelle, car elle tient compte à la fois de l'aspect guerrier du 3 janvier, et de la similitude entre les dispositions astrales du 1er novembre et celles du 19 juillet 1870.

On peut résumer les résultats précédents, et ceux que nous avions antérieurement acquis, dans les propositions suivantes :

1° Le cycle astral de 114 à 118 ans tend à ramener une guerre entre la France et l'Allemagne de 1906 à 1910 ;

2° L'année la plus dangereuse à cet égard paraît être l'année 1910 ;

3° Pendant le cours de l'année 1910, les deux périodes les plus à craindre sont situées vers le 3 janvier et le 1er novembre ; la guerre devrait donc éclater à l'une de ces deux dates ;

4° C'est celle du 1er novembre qui présente le plus d'analogies avec le mois de juillet 1870, et par suite qui paraît la plus probable ;

5° Il serait possible que le 3 janvier et le 1er novembre correspondent à deux déclarations de guerre successives ; la première date coïnciderait avec une guerre étrangère et la deuxième s'appliquerait à la lutte franco-allemande.

NÉBO.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de LA VISION DANS LE CRISTAL.

NOUVELLES DE TILLY

On lit dans la *Revue Mariale*, qui se publie à Lyon sous la direction de Mgr Pierre Bauron, protonotaire apostolique, l'information suivante :

Nous apprenons que le Saint-Père vient de faire envoyer à M. le curé de Tilly-sur-Seulles les reliques insignes de cinq bienheureux martyrs. Elles sont destinées à la future basilique du Saint-Rosaire. L'indulgence de la Portioncule a été accordée aussi récemment à la petite église du village. La voyante a obtenu le privilège d'avoir *dans sa chambre le Chemin de croix.*

LE PORTRAIT DE JÉSUS

D'après une revue, *Le Saint Enfant Jésus de Prague*, un bien curieux document aurait été découvert ces jours-ci dans la bibliothèque des Lazaristes à Rome. C'est une lettre adressée à César par Publius Lentulus, gouverneur de Judée, prédécesseur de Ponce-Pilate, rédigée à l'époque où le Sauveur commençait ses prédications :

Le Gouverneur de Judée, Publius Lentulus, au César romain.

J'ai appris, ô César, que tu désirais des renseignements sur cet homme vertueux qui s'appelle Jésus-Christ (sic), *que le public considère comme un prophète, et ses disciples comme le fils de Dieu, créateur du ciel et de la terre.*

En fait, César, on entend tous les jours raconter de lui des choses merveilleuses. Pour parler bref, il ressuscite les morts et guérit les malades. C'est un homme de taille moyenne, dont la physionomie est empreinte à la fois de douceur et d'une telle dignité qu'on se sent obligé, quand on le regarde, de l'aimer et de le craindre en même temps. Sa chevelure, jusqu'à

la hauteur des oreilles, a la couleur des noix mûres ; de là, jusqu'aux épaules elle est d'un blond clair et brillant ; elle est divisée par une raie, suivant la mode nazaréenne. Sa barbe, de même couleur que la chevelure, est crépue ; bien qu'elle ne soit pas longue, elle est partagée par le milieu. Ses yeux, sévères, ont l'éclat d'un rayon de soleil ; personne ne peut le regarder en face. Quand il fait des reproches, il inspire la crainte ; mais aussitôt après, il se met à pleurer.

Jusque dans ses rigueurs, il est affable et bienveillant. On dit qu'on ne l'a jamais vu rire ; au contraire, il verse souvent des larmes. Ses mains sont belles, comme ses bras. Tout le monde trouve sa conversation agréable et séduisante. On ne le voit pas souvent en public ; quand il paraît, il se présente très modestement. Sa tenue est fort distinguée. Il est beau. D'ailleurs, sa mère est la plus belle femme qu'on ait jamais vue dans ce pays.

Si tu veux le connaître, ô César, comme tu me l'as écrit une fois, fais-le moi savoir et je te l'enverrai.

Bien qu'il n'ait jamais fait d'études, il connaît toutes les sciences. Il va les pieds nus et la tête découverte. Beaucoup de gens rient en le voyant de loin ; dès qu'ils se trouvent en face de lui, ils tremblent et l'admirent.

Les Hébreux disent n'avoir jamais vu un homme semblable à lui, ni un enseignement pareil au sien. Beaucoup croient qu'il est Dieu, d'autres affirment qu'il est ton ennemi, ô César. Ces méchants Juifs m'ennuient de toutes les façons. On dit qu'il n'a jamais attristé personne, mais qu'il s'efforce, au contraire, de rendre tout le monde heureux.

Cette lettre est, en effet, bien curieuse ; mais est-elle authentique ? On en peut douter.

Hans, le " cheval sagace "

Pendant de longs mois, tout Berlin a couru voir un cheval ; pendant de longs mois aussi, un peu partout, ledit cheval a fait couler des flots d'encre. On en parla jusqu'en Amérique, et plus loin encore. C'est que *der kluge Hans*, le sagace Hans — car tel est le nom du quadrupède — sort du commun. Il semble avoir un degré de raison et d'intelligence très supérieur à celui qu'atteignent communément les chevaux, lesquels n'ont jamais passé auprès des naturalistes — Buffon nonobstant — pour des animaux particulièrement développés au point de vue intellectuel.

Maintenant on en parlera moins, après les explications que vient de donner M. Ludwig Heck, directeur scientifique du Jardin zoologique de Berlin.

Hans est un étalon russe présenté par un certain dresseur du nom de von Osten. Les tours qu'il exécute sont, à l'occasion, véritablement extraordinaires. En voici d'ailleurs le thème général. Hans est considéré comme étant un élève d'une école primaire. En conséquence on dispose devant lui l'attirail ordinaire de l'école : des tableaux, des modèles d'écriture, des planches sur lesquelles sont, en gros caractères, des mots simples, des graphiques, des boules montées sur des fils de fer, etc., et son maître lui fait une leçon exactement comme un instituteur la fait à des enfants. Après quoi, pour faire voir combien la bête a compris, M. von Osten lui pose des questions d'arithmétique ou bien lui fait épeler des mots.

L'animal répond par des coups de sabot sur le sol : il procède à la façon des tables de spirites. Les réponses de Hans sont étonnantes de correction, — ce qui n'est pas toujours le cas pour les « esprits ». Chose surprenante, Hans va jusqu'à deviner un nombre : non pas un nombre prononcé à haute voix ou communiqué à voix basse entre les spectateurs, mais un nombre simplement pensé par la personne qui pose directement la question.

Observons enfin que le cheval répond aussi correctement à n'importe quel amateur qu'à M. von Osten lui-même, et encore qu'il répond aussi bien en l'absence qu'en la présence de ce dernier.

Les tours exécutés par Hans ont, naturellement, beaucoup impressionné le public. Des milliers de spectateurs ont voulu assister aux représentations du cheval ; beaucoup de personnes de culture et de science ont examiné de près les choses. Comme on avait peine à croire que les phénomènes fussent réellement ce qu'en disait M. von Osten, comme on admettait difficilement qu'un cheval, même russe, fût manifestement plus vif d'esprit et plus apte à apprendre que la majorité des élèves des classes primaires, on chercha les moyens par lesquels une fraude pouvait se faire. On ne trouva rien. Evidemment, il y avait contre l'hypothèse toute naturelle de la collusion un argument de grande valeur. C'est que le cheval répondait aussi correctement à Muller et à Mayer qu'à von Osten même, et qu'il ne se trompait pas plus quand ce dernier était au loin que quand il assistait à la séance.

Des naturalistes, des professeurs, des fonctionnaires, des conseillers de tout poil et de toute plume observèrent avec attention, ne découvrirent rien, et durent se retirer sans avoir rien élucidé.

Maintenant on comprend. L'énigme n'en est plus une, et un jeune psychologue a expliqué la méthode du sagace Hans. Il y a donc deux personnages sagaces à Berlin : le cheval et le psychologue. Ce dernier l'est d'autant plus qu'auparavant un comité formé de spécialistes, d'éleveurs, de dresseurs d'animaux, de vétérinaires, de zoologistes, de physiologistes et de psychologues, avait étudié Hans à fond, et déclaré qu'à son avis il n'y avait en aucune façon production par M. von Hosten, ou celui qui opérait à sa place, de signes quelconques, intentionnels ou involontaires, capables de dicter au cheval sa réponse.

Après que le comité se fut prononcé, il parut qu'il n'y avait plus qu'à confier l'étude mentale du quadrupède à un spécialiste, à un jeune psychologue de l'Université de Ber-

lin, M. Oskar Pfungst. Ce fut fait. Et maintenant, grâce à M. Pfungst, Hans est devenu très intelligible.

Le cheval, d'après les recherches de M. Pfungst, n'a pas la connaissance qu'on lui suppose : ce qu'il a, c'est un don d'observation très fin. Quand une question lui est posée, ce n'est pas le tableau qu'il regarde, et il ne se torture pas les méninges à chercher quel nombre tel spectateur a bien pu penser. Il regarde l'interrogateur, simplement. Et il lit la réponse sur le visage et dans les gestes de ce dernier. Il fait du cumberlandisme, mais par la vue, non par le toucher. Il lit la pensée par les manifestations extérieures de celle-ci, sensibles à la vue.

Dès le début de ses recherches, M. Pfungst crut remarquer que M. von Osten produisait de petits mouvements variés aussitôt que le cheval avait donné le nombre de coups de sabot nécessaire. Mais d'autres — le comité par exemple — ne percevaient pas ces mouvements. Et M. von Osten, inconscient de leur production, les niait. C'est pourquoi M. Pfungst imagina et fit construire un appareil grâce auquel les mouvements les plus délicats exécutés dans n'importe laquelle des trois dimensions par la personne qu'on y faisait prendre place, étaient immédiatement enregistrés et amplifiés sur un cylindre. Ceci fait, M. Pfungst joua le cheval. Une personne quelconque, placée dans l'appareil, jouait le dresseur. Celle-ci posait à Pfungst-Hans des questions — naturellement pas de celles auxquelles il était facile de répondre : il s'agissait de deviner un nombre par exemple — et le psychologue répondit en se guidant sur les petits mouvements qu'à l'exemple de von Osten, la personne qui posait la question faisait sans le vouloir. M. Pfungst répondit fort bien et il n'eut pas de peine à faire voir enregistrés, en gros caractères sur le cylindre, après l'expérience, les petits signes sur lesquels il s'était guidé pour répondre.

Ni M. von Osten, ni ceux qui prirent sa place n'avaient conscience de leurs gestes qui, d'ailleurs, étaient presque imperceptibles. Mais Hans les percevait évidemment ; M. Pfungst aussi, et c'est là-dessus que la bête et le psychologue se réglaient.

Une contre-épreuve bien simple confirme pleinement l'interprétation de M. Pfungst. C'est que si le cheval a les yeux bandés, ou si, par quelque autre moyen, il est mis hors d'état de voir l'interrogateur, il est hors d'état de répondre. Autre fait, également confirmatif : M. Pfungst peut, dans certaines conditions, supprimer chez lui-même les petites manifestations motrices sur lesquelles le cheval se règle pour répondre, et la suppression de ces mouvements est établie par l'examen du tracé fourni par l'enregistreur de l'appareil où M. Pfungst se place pour faire l'expérience. Ces jours-là, Hans ne répond pas, ou répond à tort et à travers. Mais les jours où M. Pfungst joue le rôle d'interrogateur et n'est pas particulièrement maître de lui, Hans répond aussi correctement à M. Pfungst qu'à son maître ou à toute autre personne.

M. Pfungst est occupé à rédiger sur son étude du « sagace Hans » un volumineux travail où l'on trouvera tout le détail, avec graphiques à l'appui, des expériences qu'il a faites et dont nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu rapide. Mais, dès maintenant, il est établi que *der kluge Hans* n'est nullement un cheval d'une mentalité supérieure, possédant une compréhension quasi humaine des mots, lettres et chiffres, possédant encore une faculté supranormale dont l'existence chez l'homme peut se discuter, grâce à laquelle il devinerait ce qu'il ignore. Hans ne se livre à aucune opération mentale d'ordre supérieur ; il observe seulement, et de très près, et il interprète les signes involontaires qu'on lui prodigue sans le savoir.

Le don spécial du cheval s'explique d'ailleurs. Son don naturel d'observation a été fortement cultivé par M. von Osten sans que ce dernier s'en soit douté. En dressant le cheval, M. von Osten tenait à la main des bouts de carotte et de pain qu'il lui donnait en récompense quand il avait bien répondu. Le quadrupède eut l'attention attirée sur les friandises : il apercevait le petit mouvement de ceux ci, dans la main, se produisant aussitôt qu'il avait donné le nombre de coups de sabot voulu, mouvement dû à la satisfaction du dresseur, et qui était le début du geste de récompense. Quand, en représentation, les friandises furent supprimées, la main restait, et le cheval continuait à l'observer, car elle continuait à le renseigner.

Le « sagace Hans » n'est donc pas le phénomène, le super-cheval qu'on a dit tout d'abord Son intelligence n'est pas nécessairement supérieure à celle de la moyenne des chevaux. Il n'atteint évidemment pas le niveau du chat de Mordory, qui ayant remarqué que la chatte descendait quand on avait sonné la cloche du repas, la sonnait lui-même quand il avait envie qu'elle vînt. Ce qu'il y a de véritablement intéressant dans l'affaire, ce qu'il y a de plus sagace à coup sûr, c'est M. Pfungst.

SPIRITISME DE SALON

(*Suite. Voir les nos 232 à 236.*)

1. — *Les faits spirites sont inspirés et conduits par une intelligence d'une très grande supériorité, douée d'un remarquable esprit de suite, et dont le but est le recrutement d'adeptes.*

Alors que, nouvel arrivé, j'étais encore à peine connu de Mme D., la table l'invite à m'admettre dans le groupe très restreint des habitués du guéridon, c'est-à-dire à m'introduire sans réserve dans l'intimité la plus assidue de sa maison, et de sa toute jeune et charmante fille. Pendant plusieurs mois, les esprits graduent savamment leurs communications lorsque je suis présent, tandis que les jours où je ne le suis pas, j'apprends qu'il se passe des manifestations beaucoup plus saisissantes, qui ne me sont accordées que peu à peu. Celles d'esprits « venus pour moi » sous le nom de personnes que j'ai connues, se font de plus en plus touchantes, insinuant en moi la conviction de l'identité des esprits

visiteurs avec l'âme dont ils assument le nom. Ce travail se poursuit pendant plusieurs mois, jusqu'au jour où le monde de l'au-delà, profitant d'un incident très douloureux pour moi, frappe un coup de nature, s'il en fût, à ancrer définitivement cette croyance chez moi par l'entrevue de mon malheureux ami.

J'ai pu, à la même époque, observer plusieurs cas de prosélytisme aussi astucieusement et prudemment conduits.

Les esprits visiteurs du club américain placent le prosélytisme au premier rang des devoirs de ses membres.

II. — *Cette intelligence n'est cependant que supérieure à celle de l'homme, et non parfaite ni infaillible.*

Elle a failli, en effet, dans mon cas en dépassant la mesure, l'excessif de la tentative ayant fait naître les réflexions et les méditations qui m'ont permis de me ressaisir (1).

III. — *Elle dispose d'informations ubiquistes, sinon universelles. Tous les faits lui sont connus lorsqu'elle a à les utiliser ; toute pensée, toute modalité, pourvu qu'elle ait été traduite en acte, parole ou écriture, lui est livrée.*

Lettres analysées à l'avance ; petits faits intimes révélés ; écritures contrefaites ; manières, style, etc., adaptés par le guéridon aux circonstances représentées ; en somme informations minutieuses, utilisées avec une habileté scénique excessivement remarquable.

IV. — *Par contre, au rebours de Dieu qui scrute nos plus secrètes pensées, la connaissance de celles-ci et du for intérieur ne lui est accessible que s'il y a volonté ou consentement.*

Mon enquête secrète conduite sans notes écrites, et sans que je m'en sois jamais ouvert à personne avant qu'elle ne fût définitivement close, précaution à laquelle j'attribue qu'elle n'ait pas été déjouée.

Les questions posées, lorqu'elles impliquaient la connaissance du for intérieur ou de la conscience d'une tierce personne, n'ont jamais obtenu que des réponses empreintes de la possibilité ou probabilité que chacun peut tirer de l'ensemble de la vie du sujet, mais sans aucune précision ou certitude. Il m'a été possible parfois, lorsqu'il s'agissait d'amis très intimes, de contrôler après coup les renseignements donnés, en parlant à cœur ouvert et en disant le motif de mon indiscrétion, et de pouvoir ainsi m'assurer du caractère purement spécieux des réponses des esprits.

V. — *En se gardant attentivement de tout ce qui trahissait sa pensée, l'homme peut donc conserver une idée, poursuivre un projet, un but, secrets entre Dieu et lui-même. Au contraire, par les expériences de transmission de pensées sans paroles aux esprits, il se livre à eux dans une certaine mesure, et entr'ouvre à l'ennemi l'accès de la place.*

Je ne me suis pas trouvé en mesure de vérifier si cette pratique de livrer ses pensées aux esprits ne pourrait pas amener l'intelligence de celui qui s'y adonne au point de ne plus pouvoir rien leur céler ; je serais assez disposé à le croire, par certains aveux recueillis au cours de conversations avec des spirites de longue date, s'étant livrés à la foi spirite sans réserve et sans résistance d'aucun genre, comme le catholique se livre à son Dieu. Je les ai plus d'une fois entendu exalter la puissance spirite par cette affirmation « qu'elle connaît les plus secrètes pensées, » et en tirer un argument pour la vérité de la religion spirite (1).

VI. — *Cette intelligence adapte toutes choses, avec un tact des plus délicats, aux milieux où elle a réussi à établir un champ d'action.*

J'ai noté à plusieurs reprises, ci-dessus, ce caractère très saillant des communications comme des prestiges matériels.

VII. — *Cette action est non seulement indépendante de la pensée, de la volonté, des connaissances intellectuelles ou matérielles des personnes présentes, mais elle peut les informer avec exactitude de faits, même minimes et privés, advenus au loin, qui leur étaient restés inconnus, employer des langues ignorées d'elles, et redresser leurs défaillances de mémoire.*

Nombreuses observations, dont la plus complète et la plus frappante est celle du jeune phtisique et

(1) J'ai lu depuis, dans des vies de saints et autres ouvrages de cette nature, qu'à la suite de tentations longuement et savamment conduites, et qui avaient amené la victime au point le plus voisin de la chute, une dernière épreuve à laquelle elle devait, semble-t-il, immanquablement succomber, l'avait au contraire révoltée assez vivement pour lui rendre la force d'âme nécessaire à tout repousser et à se replacer dans la bonne voie.

Il en est de même, au reste, dans la vie mondaine que dans la vie spirituelle. Combien d'hommes, conduits par un vice au bord de l'abîme, ne se sont-ils pas amendés par l'effroi du déshonneur vu de trop près ?

(1) N'est-ce point ici le lieu de rappeler la célèbre parole des Pères de l'Église : « Satan est le singe de Dieu. »

de sa fiancée; communications en hébreu, grec, latin, et dans presque toutes les langues de l'Europe. Mais pour ces dernières, il était difficile, dans un petit cercle très cosmopolite, d'en tirer une conclusion aussi sûre. Elles pouvaient toujours ne pas être complètement ignorées de quelqu'un des assistants.

VIII. — *Cette intelligence s'applique systématiquement à saper les dogmes de la religion chrétienne et à leur substituer une théologie toute différente dont les traits divers se retrouvent dans les religions païennes.*

Négation de la divinité du Christ, de l'enfer, de l'Eucharistie; répulsion pour les messes des défunts; pluralité des existences par transmigration des âmes et par métempsychose, etc.

(*A suivre.*) J. AMÉDÉE.

ÇA ET LA

Ecriture automatique en latin

Ce fait, communiqué par M. Rotteveel, de La Haye, concerne une lingère de trente ans, sans éducation et écrivant défectueusement même le hollandais; elle est douée de facultés médianimiques. Un jour, le révérend H... lui demanda si elle comprendrait des langues étrangères; elle répondit : « J'essayerai. » Puis le révérend lui demanda si elle savait le latin. La médium se mit alors à écrire très lentement, au lieu d'écrire vite comme d'habitude. Quand elle eut fini, on prit le papier et, comme l'écriture était en miroir, on présenta le papier à une glace et on put lire la phrase suivante : *Vivitur Parvo bene vbi Cratvitvm.*

Le révérend H..... eut beaucoup de peine à comprendre, à cause des lettres C et v; il demanda que les deux derniers mots fussent réécrits, et en obtint *VBI cratvitvm*, le premier mot en capitales. En se servant d'un dictionnaire, on découvrit que les trois premiers mots étaient empruntés à Horace (Odes, lib. II, od. 16); puis on trouva que dans le latin archaïque, il n'y avait pas de *g*, mais seulement le *c*, de sorte que la phrase pouvait s'écrire : *Vivitur parvo bene ubi gratuitum*, le *v* étant couramment mis à la place de l'*u*. M. Rotteveel, après réflexion, pensa que la sentence s'adressait à lui; il venait d'avoir de grands désappointements dans sa position sociale.

La phrase latine peut se traduire : « On vit bien de peu là où l'on n'a pas de charges », mais nous ne donnons cette traduction que sous toutes réserves.

Vision dans les airs près Saint-Amour en 1577

« ...Le vingt et huictiesme du mois de juin... environ une heure et demie après le soleil couchant, fut veu en l'air par plusieurs personnes, tant hommes que femmes, enfants petits et grans habitans audict Saint-Amour... une grande clarté devers Orient, entre l'équinoxial dextre et le tropique du Cancer, se présentant une compaignie de gens de pied, armés de mourrions, espées et dagues, tournoyant en forme de limasson et cheminant contre le Septentrion. Et demeurèrent en cest être environ l'espace d'un bon quart d'heure, depuis tous s'entremêlant survint une nuée obscure, laquelle les enveloppa et les fit disparoir et perdre de veue. Mais, peu de temps après, la dicte nuée escoulée, appareurent presqu'en même lieu trois grans, puissans et vaillans champions armez de toutes pièces... Après, les dicts combattants s'estans longuement entrebattus sans qu'il y eust apparance visible de blessure, mirent leurs espées par terre, faisant piteuses mines, se regardant l'un l'autre, ores s'inclinant contre terre, tercisant leurs mains joinctes contre leurs estomacs, ores faisans semblant se renverser. Et après toutes ces façons de faire, reprindrent de rechef leurs espées et s'attaquèrent vivement et plus asprement qu'auparavant, par trois reprinses fort furieuses en la manière susdicte... Finalement, une nuée fort espesse, noire, âtre, tirant sur le jaune, les environna tous, les couvrant de ténèbres et en fit perdre toute la cognoissance... »

(Sommaire description de l'effroyable météore et vision merveilleuse, naguères veue en l'air au-dessus du château de l'Antépin, proche de la ville de Saint-Amour, en la Franche-Comté de Bourgogne, par M. Himbert de Billy, natif de Cherlieu en Lyonnais, disciple du noble Corneille de Montfort, dict de Brockland, etc. A Lyon, par Benoît Rigaud, 1577, avec permission.)

Pattes de lapins fétiches

On n'a pas oublié le meurtre de l'architecte-directeur de théâtres White par M. Thaw, qui l'accusait de propos outrageants pour sa femme. Ce drame fit une énorme sensation en Amérique.

Or, il paraît que de l'autre côté de l'Atlantique la patte d'un lapin est considérée comme un fétiche bien supérieur à la corde de pendu. M. Thaw, qui attend toujours en prison son tour de passer en jugement, a déjà reçu quinze pattes de lapin de donateurs anonymes, qui le prient de les porter en breloque le jour de l'audience, ce qui ne saurait manquer, assurent-ils, de lui valoir un acquittement.

Une expérience macabre

Le professeur W.-A. Barclay a hypnotisé sa femme, devant une nombreuse assistance, l'a enfermée dans un cercueil et l'a fait enterrer sous deux mètres de terre, déclarant qu'il la laisserait ainsi pendant six jours et que lorsque le cercueil serait ouvert elle se trouverait en aussi bonne santé.

La cérémonie eut lieu à Rackfort Gardens. La fosse avait été creusée à l'avance, et lorsque les deux époux arrivèrent sur les lieux, Mme Barclay se coucha docilement dans le cercueil et son mari l'endormit. Après quoi le cercueil fut cloué et descendu dans un trou, lequel fut recouvert de deux mètres de terre.

Lorsque les autorités de la ville apprirent ce qui s'était passé, elles sommèrent le professeur d'avoir à déterrer

tout de suite sa femme ; mais il s'y refusa absolument. Aussi les autorités sont-elles fort embarrassées, car elles n'osent entreprendre cette tâche elles-mêmes.

Un singulier pressentiment.

A propos de la catastrophe du *Lutin*, la *Semaine de Bayonne* raconte un cas singulier de pressentiment.

Dans la nuit qui précéda l'accident, la mère du jeune timonier Louis Dufau aurait eu, à Biarritz, où elle demeure, un rêve étrange. Elle se serait vue au fond de la mer, entourée de poissons et de cadavres de matelots. A son réveil, elle parla de ce rêve affreux qu'elle avait eu ; on voulut la rassurer en lui disant qu'un cauchemar ne signifiait rien.

Quelques heures plus tard, la désolante nouvelle arriva. La pauvre femme allait disant :

— N'avais-je pas raison d'être angoissée ?

A TRAVERS LES REVUES

HISTOIRE D'UNE FOURRURE VOLÉE.

M. P.-C. Candargy, docteur ès sciences de l'Université de Paris, rapporte, dans les *Annales des sciences Psychiques*, un épisode bizarre qui se produisit au cours de séances médianiques dont il fut témoin chez Mme E. Gordon, née Gilroy, avenue Mac-Mahon à Paris.

Voici son récit :

En poursuivant depuis quelques mois déjà des recherches expérimentales sur les phénomènes psychiques, j'ai assisté à une série de séances médianiques chez Mme E. Gordon, née Gilroy, appartenant à une famille écossaise très distinguée, et qui habite un appartement de l'avenue Mac-Mahon, à Paris. C'est au cours de quelques-unes de ces séances que s'est produit l'épisode si bizarre que je me propose de relater.

Dans notre réunion du 12 janvier 1906, nous avions obtenu quelques communications typtologiques d'un certain intérêt au moyen d'un guéridon. La personnalité qui se manifestait dans cette séance, ainsi que dans la plupart des précédentes, ne se faisait connaître que par le signe « A. B. » L'un des traits caractéristiques de ses communications étaient la fréquente inversion des lettres composant les mots, particularité que l'on rencontre assez souvent dans l'écriture médianique, mais qui n'est pas commune dans des messages typtologiques. Cette personnalité venait même de nous donner des preuves de sa clairvoyance en nous indiquant l'heure juste qu'il était, alors que nous l'ignorions (au moins d'une manière consciente), et en lisant quelques lignes d'un livre que nous n'avions pas sous les yeux.

— Pouvez-vous — demandâmes-nous alors à « A. B. » — retrouver les objets perdus ? Par exemple, une belle zibeline que Madame n'a plus vue depuis quelques mois déjà ? A-t-elle été volée ? Se trouve-t-elle dans son ancien appartement de l'avenue Niel ? Est-elle dans ses garde-meubles à Bruxelles ? Ou bien dans ses malles, en Ecosse ? Nous vous prions de nous le dire non pas à cause de la valeur, de la zibeline elle-même, mais pour l'intérêt scientifique que nous attachons à cette question.

« A. B. » répond que la fourrure (qui était venue à Mme Gordon par l'héritage de sa mère et valait 4.000 francs, n'est ni en Ecosse, ni à Bruxelles ; qu'elle n'a pas été perdue, mais se trouve bien à Paris. « Je la chercherai avec quelques-uns de mes amis, — ajoute-t il. Mais quelques jours me seront nécessaires pour cela, ayant bien d'autres occupations. »

Sur cela, nous passons à d'autres questions et levons la séance vers minuit.

Au début de la séance suivante (20 janvier), la personnalité « A. B. » se représente pour nous faire connaître les résultats des recherches faites par lui et ses supposés collaborateurs. Ces résultats nous sont donnés typtologiquement en deux langues différentes : anglais et français :

I have found your furs, 39, rue du Louvre, Lluni.
J'ai trouvé votre fourrure, 39, rue du Louvre, Lluni.

Ce fut aussitôt, comme bien on pense, une explosion de joie et d'étonnement parmi nous. On presse « A. B. » de questions ; il répond, toujours au moyen de coups frappés par la table :

« La zibeline a été volée par votre ancienne domestique, vous savez. Elle l'a emportée de l'appartement de l'avenue Niel. Votre homme d'affaires à Bruxelles est honnête ; il n'a rien touché à vos malles. »

« A. B. » nomme en entier la supposée voleuse, Yvonne X..., mais se refuse à dire où elle se trouve. Il ajoute pourtant que la bonne, accompagnée de son amant, a apporté la zibeline chez le fourreur, le 31 mai 1905 ; elle a alors touché 100 francs. « Maintenant, allez chercher la zibeline à l'adresse indiquée. Elle se trouve chez M. Lluni. Allez le voir lundi, à 11 heures du matin ; il sera là. La zibeline se trouve dans une boîte verte, à laquelle est jointe une note.

D. — Êtes-vous sûr que la zibeline sera trouvée ? — ajoutai-je.

R. — Oui.

D. — Est-ce nécessaire que Madame aille personnellement chez le fourreur?

R. — Non ; cela viendra plus tard. Allez vous-même d'abord ; vous vous adresserez ensuite au commissaire de police du quartier.

Avant d'entreprendre les premières recherches, j'ai eu soin de mettre M. Ch. Richet au courant de cette curieuse affaire.

Le surlendemain matin, lundi, je ne manque pas de me rendre rue du Louvre Je cherche le n° 39, où devrait habiter ce M. Lluni, qui a la fourrure volée. Mais, hélas ! ce numéro n'existe pas ; la rue ne possède que 27 numéros ! Je demande si l'on connaît un fourreur habitant rue du Louvre; on ne sait pas ! Presque découragé, pensant avoir été mystifié par « A. B. », je retourne sur mes pas. A tout hasard, un peu plus loin, je m'adresse une dernière fois à une personne, lui demandant si elle ne connaît point de fourreur rue du Louvre. Elle me répond : « Il y en a un au n° 15, au fond de tel couloir.

Je pénètre dans la cour de l'immeuble portant ce numéro, et je vois en effet devant une porte un tableau en porcelaine sur lequel était gravée en lettres noires l'inscription suivante : ULMANN, marchand de fourrures.

Bien que le nom ne fût pas exactement celui qui avait été donné dans la communication médianique, je ne doutai point qu'il s'agît bien du fourreur que je cherchais. J'ai

dit que « A. B. » avait l'habitude de renverser fréquemment les lettres constituant un mot. Au commencement de cette même séance du 12 janvier, dont nous venons de nous occuper, cette personnalité médiumnique, en communiquant une phrase anglaise, avait épelé, parmi autres mots correctement rédigés, les deux mots suivants : « *plmdi fo* », que par le contexte de la période on comprenait aisément devoir signifier « *dimple of* », mais dans lesquels toutes les lettres se trouvent bizarrement déplacées, l'*e* muet avait même été supprimé. « A. B. » était censé avoir recours à ces sortes de logogriphes dans le but de mieux marquer l'indépendance de sa personnalité. Dans le cas qui nous occupe, la première syllable du mot LLUNI, qui nous avait été donné, est évidemment composée de la première syllabe du mot ULLMANN, renversée. D'ailleurs, cet étrange mot *Lluni* a justement l'apparence d'un anagramme.

J'entre dans le magasin, où je me trouve en face d'un commis.

— Bonjour, monsieur. Pourrai-je parler au patron, M. Ullmann?

— Attendez un instant, Monsieur : le patron va vous recevoir.

Le patron ne tarde pas, en effet, à se présenter.

— C'est vous — lui dis-je — le chef de la maison ?

— Oui, Monsieur.

— Alors, voici, Monsieur Ullmann, l'objet de ma visite...

— Pardon : M. Ullmann est décédé depuis cinq ans déjà ; je suis son successeur, M. Goldsmith.

— Qu'à cela ne tienne. Je viens d'apprendre qu'on vous a apporté une zibeline, dans une boîte verte. Elle coûte 4.000 francs. Elle vous a été vendue par une domestique, accompagnée par un homme. Or, cette zibeline appartient à une très grande dame, de la part de laquelle je viens vous la chercher. Elle a été informée de cela par certaines personnes qu'elle a chargées de lui faire la police secrète.

— Tiens ! — me répondit M. Goldsmith. Comment a-t-on pu savoir cela ? Enfin, je vous dirai que, hier, en effet, on m'a porté une belle zibeline dans une boîte verte, comme vous dites. Un monsieur et une dame cherchaient à la vendre pour 800 francs. Je l'estimai 3.500 francs ; malgré cela, je me suis refusé à l'acheter, même pour 300 fr. Vous savez : on apporte chez nous, comme chez les bijoutiers, bien des objets volés. Nous ne les achetons pas, car une convention dans ce sens a été passée entre toutes les grandes maisons de fourrures, soit pour l'honneur de la corporation, soit pour d'autres motifs faciles à comprendre. Nous renvoyons les offrants à des courtiers, qui se débrouillent avec les voleurs comme ils peuvent. Donc, pour récupérer votre zibeline, faites ceci : allez voir le courtier ; voici son nom et son adresse (1). Ne dites pas que vous venez de ma part, mais simplement que vous savez qu'il y a une fourrure d'occasion que vous voudriez bien acheter. Quand vous l'aurez vu, allez, si vous voulez, avertir Madame et la police.

Je me rends immédiatement chez le courtier en question, qui habitait rue du Bouloi, tout à côté. Il n'était pas chez lui ; je suis reçu par son fils, qui me montre la zibeline, après l'avoir extraite de la boîte verte qui la contenait, et me dit de revenir le lendemain pour en connaître le prix. Je vois, à côté de la zibeline, une note avec en-tête de Révillon, le grand fourreur parisien, chez lequel les possesseurs ou les voleurs, devaient avoir déposé la zibeline, comme il est usage de le faire, avec les fourrures, pour les conserver, surtout pendant l'été. Cette note portait bien les chiffres de 3.500 francs et 800 francs comme valeurs initiale et d'occasion ; puis le chiffre 100. Je demande ce que signifie ce dernier chiffre. Mon homme s'embarrasse, sans pouvoir me fournir de raisons nettes ; — en réalité, il devait bien s'agir de la somme qu'on avait donnée au porteur, ainsi que la personnalité médianique, « A. B. » nous l'avait bien prédit.

Après avoir fixé un rendez-vous avec Mme Gordon, chez le courtier, je me rends chez le commissaire de police, auquel j'explique que nous sommes venus à savoir que telle zibeline volée se trouve chez le courtier X... Le commissaire me déclare que la plainte doit être présentée directement et personnellement par Mme Gordon. Je me porte donc chez cette dernière et je lui annonce l'heureux résultat de mes recherches, après quoi nous prenons une voiture pour nous rendre au rendez-vous. Le courtier et son fils nous attendent, en grande joie, avec leur fourrure. Ils me prennent de côté pour me demander comment j'avais été informé de « cette belle occasion ». Je réponds, en souriant, que cela ne les regarde point. — Voyons le prix. — 800 francs. — Bon ; nous allons réfléchir, après quoi nous vous ferons connaître notre décision et notre réponse.

Une fois sortis de chez le courtier, Madame me dit :

— C'est sans doute une zibeline volée : oui ; mais elle ne ressemble pas complètement à la mienne. C'est une autre !

Maintenant, deux mots de conclusion.

Il s'agissait d'obtenir une nouvelle preuve établissant que, par leur clairvoyance, certaines personnalités médiumniques seraient à même d'entreprendre de vraies recherches pour venir ensuite nous informer, au sujet d'un événement caché ou lointain, de l'endroit où se trouve un objet perdu ou volé, etc., faculté dont M. Maxwell, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, nous a donné une série d'exemples si bizarres quand il raconte, dans son ouvrage sur *Les Phénomènes psychiques* les faits qui se produisaient dans la famille Vergniat. Cette nouvelle preuve paraît atteinte. Peu importe que la piste suivie par le détective mystérieux ait été fausse ; qu'au lieu d'une zibeline volée, il en ait trouvé une autre qui lui ressemblait. L'essentiel, ce sont les indications fournies sur le fourreur chez lequel la zibeline avait été apportée, malgré les quelques inexactitudes provenant peut-être des communications mal enregistrées ; celles se rapportant à l'homme et à la femme qui avaient offert l'objet volé au marchand ; celles sur la couleur de la boîte contenant la zibeline et sur la note qui l'accompagnait ; celles sur les 100 francs touchés par la voleuse, etc. — tout cela ne permet pas que l'on admette facilement que tout n'a été que l'effet d'un prodigieux hasard.

(1) On comprendra sans peine les motifs de discrétion qui nous empêchent de faire connaître cette adresse.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73.